

# La grande guerre des émeus

Sir George Pearce, sénateur d'Australie-Occidentale, s'apprêtait à vivre les événements les plus importants de sa carrière, ceux qui allaient le rendre à jamais immortel.

Sir George était ma foi plutôt bel homme, grand, distingué et arborant une fière moustache. Il n'y a pas à dire : il avait de l'allure et devait encore plaire aux femmes. Il était né en 1870 à Mount Barker, en Australie-Méridionale, et était le lointain descendant des Anglais partis de Cornouailles et arrivés ici au XVIII<sup>e</sup> siècle avec le capitaine Cook.

Quand le téléphone sonna, en cette belle journée d'octobre 1932, sir George Pearce, actuel ministre de la Défense, décrocha immédiatement.

– Allo !... Quoi ! vous me dérangez parce que des volatiles picorent vos champs !

Il éclata d'un grand rire sonore et raccrocha d'un coup sec le combiné.

Mais dans les heures qui suivirent, les appels se multiplièrent et sir George commença à comprendre que l'affaire était sérieuse.

Un groupe de 20 000 émeus avait envahi les champs de blé du district de Campion et causait des dégâts considérables.

– Entrez ! cria presque sir George quand on frappa à la porte de son bureau.

– Je vous présente Archibald McAllister, ornithologue, dit son secrétaire tout en effectuant un pas de côté pour laisser passer le vieil homme.

Sir George s'approcha et lui serra la main.

– Vous tombez à pic ! Vous allez m'expliquer comment tous ces émeus sont arrivés là. Ils ne sont pas tombés du ciel quand même ?

– Mais les émeus ont toujours été là, commença le vieil homme ; ce sont les hommes qui sont venus s'installer sur leurs routes migratoires. Les émeus

suivent la pluie. En Australie-Occidentale, les pluies d'été vont vers le sud-ouest en partant du nord, et suivent le chemin inverse en hiver. C'est la route qu'empruntent les émeus dans leurs déplacements de masse...

– Mais quelle pluie voulez-vous qu'ils suivent, le coupa sir George, ça fait des semaines qu'il n'est rien tombé ?

– Justement, c'est parce qu'il ne pleut pas qu'ils ont convergé par milliers vers le village de Campion. Les points d'eau artificiels installés pour le bétail sont pour eux une manne inespérée. Et en plus ils ont trouvé des champs de blé à perte de vue qui leur offrent le gîte et le couvert. Pourquoi voudriez-vous donc qu'ils repartent ?

– Vous savez ce que ça mange des oiseaux de cette taille ? interrogea sir George.

– On estime qu'un émeu adulte consomme entre 800 et 1200 grammes de nourriture par jour.

Sir George se tourna vers la fenêtre, et tout en gardant l'index pointé sur la tempe, se retourna pour dire :

– Vous vous rendez compte, c'est 200 quintaux de blé qui disparaissent chaque jour dans leur ventre ! sans compter tous les épis piétinés et les trous qu'ils font pour se coucher.

Sir George fit quelques pas et reprit :

– Mais pourquoi les paysans sont-ils venus s'installer là ?

– Permettez que je vous réponde, dit Archibald McAllister, ces paysans sont pour la plupart des vétérans de la Première Guerre mondiale, australiens mais aussi britanniques qui, las de toutes les horreurs qu'ils ont vues, ont choisi de s'installer loin du monde, loin de nos sociétés belliqueuses.

Sir George écoutait, sans dire mot. Le vieil homme poursuivit :

– ... En plus, avec le gigantesque krach boursier que nous avons connu il y a trois ans, le gouvernement a incité les agriculteurs à étendre les champs de blé. De grandes plaines semi-arides de l'intérieur se sont ainsi métamorphosées en cultures céréalières. Mettez-vous donc à la place des émeus : nourriture et eau à volonté, c'est le paradis ! ils n'ont même plus besoin de migrer !

– Que faudrait-il faire alors selon vous ? interrogea sir George.

– Installer des clôtures infranchissables.

– Infranchissables, ça veut dire quoi ?

– Un mètre cinquante au minimum.

Sir George fit quelques pas dans la pièce, tout en se caressant le menton.

– Très bien, je vais voir si c'est possible.

En voyant sir George se diriger vers la porte, Archibald McAllister comprit que l'entretien était fini et se leva.

– Je vous remercie d'être venu. Sans vos lumières qu'aurais-je fait ?

Une vigoureuse poignée de main acheva l'entretien et sir George regagna son fauteuil.

Renseignements pris, il s'avéra que l'élévation d'une clôture coûterait beaucoup trop cher. Le gouvernement n'avait ni le temps ni les moyens de réaliser un tel projet. Deux cents quintaux de blé disparaissaient chaque jour dans l'appareil digestif de ces volatiles, il fallait que ça cesse immédiatement !

On toqua à la porte. C'était son secrétaire.

– Sir, une délégation de fermiers demande à être reçue.

– Et en quoi cela me concerne-t-il, s'il vous plaît ?

– Sir, c'est au sujet des émeus.

– Quoi ! c'est pas vrai ! Je viens tout juste d'être informé du problème et les voilà déjà qui débarquent. Dites-leur de revenir demain !

– Sir, ils ont l'air très en colère.

– Raison de plus, qu'ils reviennent demain !... Combien sont-ils ?

– Une dizaine environ, sir.

– J'en recevrai trois. Inscrivez-les pour 10 h.

– Trois représentants, sir ?

– Pardi ! de quoi voulez-vous qu'il s'agisse d'autre ?

Le lendemain matin, à dix heures pile, sir George demanda qu'on introduise les trois hommes. Un grand gaillard de près de deux mètres apparut dans l'encadrement de la porte. D'un simple hochement de tête, il fit signe aux deux autres d'entrer avant lui.

– Sergent Tom O'Halloran, dit un petit homme râblé en empoignant la main que lui tendait le ministre.

– Je vois que vous avez été décoré !

– Gallipoli, avril 1915, Monsieur le ministre.

– L'Anzac, la bataille des Dardanelles ; nous avons eu de lourdes pertes.

– Oui Monsieur le ministre.

– Et vous ? demanda sir George à un grand blond aux traits burinés par le soleil.

– J'ai encore quelques éclats d'obus dans la tête, mais ça va. On fait aller.

L'homme sourit. Il ne doit pas être marié, songea sir George en voyant ses dents jaunes, ses grosses lèvres proéminentes ainsi qu'une vilaine cicatrice qui

lui barrait le visage du nez jusqu'à l'oreille droite. Il lui manquait d'ailleurs le lobe de l'oreille qui semblait avoir été arraché.

– Messieurs, prenez place.

Trois fauteuils de style victorien les attendaient. Le géant semblait hésiter et évaluer du regard la robustesse du fauteuil dans lequel il finit par prendre place.

– N'ayez crainte, ils sont solides. Ils ont toujours craqué... Messieurs, puis-je vous offrir quelque chose ?

– Non, répondirent-ils de concert.

– Un cigare peut-être ? ajouta sir George en leur présentant une boîte. Ils sont excellents. Je les fais venir directement de Cuba.

D'un hochement de tête accompagné d'un mouvement de la main, le géant fit signe que non.

– Je suis preneur, dit le sergent en en saisissant un délicatement entre le pouce et l'index. Il le huma et allait s'exprimer quand sir George prit la parole.

– Bon, messieurs, si nous passions aux choses sérieuses ! Qui veut commencer ?

Le petit sergent ne se fit pas prier et attaqua aussitôt :

– Pour faire face à la crise de 29, le gouvernement nous a demandé d'étendre nos cultures de blé. Nous avons immédiatement répondu présent et fait de lourds investissements. Mais le gouvernement n'a pas tenu ses promesses. Les aides ne nous ont jamais été versées ! Nous sommes endettés jusqu'au cou ! Et maintenant des milliers d'émeus saccagent nos champs ! Que comptez-vous faire concrètement ?

– Tout d'abord, répondit sir George, laissez-moi vous féliciter pour les très bons résultats que vous avez obtenus. J'ai ici la courbe de croissance de la production de blé de ces deux dernières années. La superficie des terres emblavées est passée de 6 à 7,26 millions d'hectares, et la production...

– Arrêtez les beaux discours ! les chiffres, on les connaît ! le coupa Tom O'Halloran. A quoi ça nous sert de produire plus, puisque le cours du blé ne cesse de baisser ? On parle même de surproduction !

Le géant dodelina de la tête pour montrer qu'il approuvait son camarade. Le grand blond souriait toujours.

– Content qu'on dise des vérités ! lâcha-t-il en se tapant sur la cuisse.

– Messieurs, un peu de calme s'il vous plaît ! dit sir George qui entendait rester maître de la situation.

– Eh bien ! dites-nous ce que vous comptez faire pour nous débarrasser des émeus avant qu'ils n'aient tout détruit, reprit Tom O'Halloran, car en ce

moment, pendant que nous sommes assis là, bien tranquillement à discuter, ils saccagent nos récoltes et dévorent les épis de blé.

Le grand blond se tapa à nouveau sur la cuisse.

– C’est bien vrai. Ils font des dégâts énormes. Ils en piétinent bien plus qu’ils en mangent. C’est de la vermine. Il faut s’en débarrasser !

– A coups de mitrailleuse ! dit le géant qui ouvrait la bouche pour la première fois.

– Des mitrailleuses ? C’est pas un peu exagéré pour des oiseaux ? répondit en souriant sir George.

– 50 kilos pour 1,90 mètre, vous appelez ça des oiseaux ! dit le petit sergent. Ils courent à plus de 50 km/h. Bob a raison, il nous faut des mitrailleuses !

– Vous ne pourriez pas les piéger ou les empoisonner ? interrogea sir George.

– Vous êtes malin, vous. Vous avez envie de faire crever tout le bétail ! s’exclama Tom O’Halloran qui avait oublié qu’il parlait à un ministre.

Un large sourire se dessina sur la bouche lippue du grand blond.

– Donnez-nous deux mitrailleuses légères Monsieur le ministre, deux Lewis Mark I, et je vous garantis qu’en une journée le problème est réglé. Nous avons bien vu comment ces petits bijoux décimaient les rangs adverses pendant la Première Guerre mondiale.

– Messieurs, un peu de calme, je vous prie. Je vais voir ce que je peux faire. De toute façon, vous n’êtes pas sans savoir qu’il me sera impossible de confier de l’armement militaire à des civils, qui plus est des mitrailleuses !

...

L’entretien se poursuivit encore une bonne dizaine de minutes, sir George les assurant qu’il ferait tout ce qu’il était en son pouvoir pour leur donner satisfaction, au besoin en créant une *task force*.

Cette nuit-là, sir George n’arriva pas à trouver le sommeil. Envoyer l’armée avec des mitrailleuses pour détruire les émeus ne risquait-il pas de choquer l’opinion publique ? Le souvenir douloureux des deux plébiscites pour les conscriptions de 1916 et 1917 le hantait toujours. Il se rappelait avoir été quelque peu naïf. En tant que sénateur d’Australie-Occidentale, il avait dirigé lui-même dans son état les campagnes en faveur du service militaire obligatoire. Allez vous battre en Europe ! Sauvez les démocraties ! Et la réponse aux référendums de 1916 et 1917 avait été oui en Australie-Occidentale, mais le non l’avait emporté sur le plan national. Et c’est là qu’il avait manqué d’intelligence, ou plutôt de clairvoyance. La population de son état étant majoritairement pour

la conscription, – le oui l’avait d’ailleurs emporté à 69,71% en 1916 –, il avait pensé l’emporter facilement sur le plan national. Mais il n’avait pas assez tenu compte d’un facteur important : la population de son état comptait un nombre élevé de citoyens d’origine britannique, et c’est à eux qu’il devait cette forte proportion de oui. Ils avaient vu dans la conscription un geste de loyauté envers la Couronne britannique. Mais dans les autres états, où ils n’étaient pas majoritaires, le vote des ouvriers et des fermiers avait été motivé par de toutes autres raisons. Les ouvriers avaient craint qu’on ne fasse appel à une main-d’œuvre étrangère moins bien payée pour les remplacer dans les usines pendant qu’ils serviraient en Europe, et qu’à leur retour, ils ne puissent plus retrouver leur salaire. Il avait aussi sous-estimé le vote des femmes, bien plus pacifistes par nature que l’homme, lesquelles s’étaient mobilisées massivement contre la conscription. Mais peut-être, qu’au fond, la raison principale du rejet de la conscription avait été la distance énorme qui séparait l’Australie de l’Europe. Le théâtre des opérations, les bombardements, les territoires occupés, tout ça était si loin !

En tous cas, il ne voulait pas se tromper une nouvelle fois. Par deux fois déjà, il avait connu l’humiliation de la défaite, pour des victoires qu’il avait crues faciles. Finalement, était-il vraiment intelligent ? Il avait beau être à la fois sénateur d’Australie-Occidentale et ministre de la Défense, il lui arrivait de se demander s’il était vraiment intelligent. « Intelligent vient du latin *intelligere*, choisir entre. Est intelligent celui qui fait le bon choix. » Il n’avait jamais oublié ces paroles de son professeur de latin, tout en ayant conscience d’avoir maintes fois failli à cette belle et noble définition.

Quel choix allait-il faire avec les émeus ? Il ne le savait pas encore. Ou du moins voulait-il le croire, car en sa qualité de ministre de la Défense avait-il vraiment le choix ?

Il s’endormit sur cette interrogation.

A son réveil, il fut à la fois étonné et ravi de constater que tout était maintenant très clair dans sa tête. Il allait créer une *task force*, composée de militaires qui auraient pour mission d’éradiquer les émeus. Il fallait montrer aux fermiers qu’on était avec eux, que le gouvernement faisait tout pour les aider. Il acquiesça donc à la demande des fermiers, nonobstant certaines conditions. Les fermiers prendraient à leur charge le coût des munitions utilisées, et fourniraient le gîte et le couvert. Comme il s’agissait d’un problème local, il jugea inutile d’informer le Conseil militaire à Canberra. Il utiliserait les forces militaires locales. Pour cela, il prit contact avec le brigadier A. M. Martyn qui commandait

la cinquième région militaire, basée à Perth. Ils discutèrent un bon moment, évoquant le fait que les émeus étaient coriaces, difficiles à approcher, et qu'il ne serait pas si facile que cela de les tuer. En conséquence de quoi, il faudrait prévoir une quantité importante de munitions. L'entretien se conclut sur une phrase de sir George Pearce qui déclara :

– Nos hommes n'ont pas souvent l'occasion de s'entraîner sur des cibles mouvantes. Ça leur fera un excellent exercice de tir !

Fort de toutes les recommandations que lui avaient laissées le ministre de la Défense, le brigadier Martyn s'attela derechef à la tâche. Il choisit deux de ses meilleurs hommes, qui avaient la réputation d'être de fines gâchettes, le sergent S. McMurray et l'artilleur Jim O'Halloran, qu'il plaça sous le commandement du major G. P. W. Meredith. Sur la recommandation de Pearce, un cameraman aux armées de la Fox Movietone se joindrait à eux pour filmer la campagne. Le Premier ministre d'Australie-Occidentale, sir James Mitchell, donna son feu vert. Mardi 18 octobre 1932, la *task force* composée du major G. P. W. Meredith, du sergent S. McMurray et de l'artilleur Jim O'Halloran quitterait de nuit la base de Perth pour Burracoppin, équipée de deux mitrailleuses Lewis Mark I et 10 000 munitions. La première guerre officielle contre les émeus venait d'être déclarée.

Tout était prêt pour la grande offensive contre les émeus, lorsque l'imprévisible arriva : d'abondantes pluies se mirent à tomber sur l'intérieur du pays, et les émeus se retirèrent des terres à blé. Le répit fut toutefois de courte durée, puisque moins de deux semaines plus tard ils étaient revenus. Les trois hommes de la *task force* furent aussitôt alertés, et prirent de nuit le *Kalgoorlie Express*, qui circulait depuis 1917 sur une ligne de chemin de fer ouverte en 1897, après que d'importants gisements d'or furent découverts. Ils arrivèrent le 2 novembre au matin en gare de Burracoppin, où les attendait un camion qui les transporta jusqu'au village de Champion. Neuf voitures de fermiers armés de fusils étaient venues leur prêter main-forte, ainsi que des hommes à cheval. Il y avait aussi les frères Francias, Bert et Vic, ainsi que leur ami Ray Owen, qui étaient venus tout spécialement de Pickering Brook, à plus de 250 km à l'est, tout excités à l'idée de tirer des émeus. Les frères Francias conduisaient un *Chevy truck* qu'ils avaient baptisé affectueusement « le vieux bus ». Ray Owen conduisait une voiture de sport de marque française, une Salmson.

Les deux mitrailleuses n'étaient pas encore déchargées qu'un groupe d'une cinquantaine d'émeus fut signalé. Comme ils étaient hors de portée, le major

Meredith demanda aux fermiers de les contourner pour les rabattre vers eux. Mais les émeus ne voulurent pas obtempérer, préférant se diriger vers une zone couverte du bush. Voyant cela, le sergent McMurray ouvrit le feu à une distance de 1000 mètres. Il avait visé trop court et manqua sa cible. Une deuxième rafale cueillit les émeus au moment où ils atteignaient le couvert. Une dizaine d'oiseaux peut-être furent tués. Le premier sang de cette drôle de guerre venait d'être versé par l'armée australienne.

Après cet accrochage avec l'ennemi, les hommes de Meredith gagnèrent la propriété de Joseph Joyce pour y établir leur camp de base. La ferme des Joyce avait une superficie d'environ 1200 hectares, ce qui la situait dans la moyenne des fermes de la région. Compte tenu des dégâts infligés aux cultures par les émeus, les fermiers estimaient que leurs pertes seraient de huit à dix sacs de blé par hectare. Et comme si cela ne suffisait pas, les émeus avaient aussi endommagé la grande barrière contre les lapins qui courait du nord au sud de l'Australie, provoquant une invasion massive de ces derniers. Les fermiers avaient vraiment de quoi être en colère !

Toute l'après-midi les recherches continuèrent. Les voitures des fermiers roulaient en avant pour débusquer les oiseaux. Les mitrailleuses suivaient dans un camion, prêtes à intervenir. Au bout d'une heure ou deux, toujours pas le moindre émeu en vue. Le major Meredith commençait à se demander si la méthode employée était la bonne.

– Visiblement major, s'exclama le sergent McMurray, les émeus ne veulent pas sortir. Je me demande si le bruit des voitures ne les pousse pas au contraire à s'enfoncer à l'intérieur des cultures.

– Je pense que vous avez raison sergent. J'ai remarqué que tout à l'heure, quand nous longions la grande parcelle des Amberson, un groupe d'une vingtaine d'émeus mangeait tranquillement en limite de culture. Ils devaient être à environ 1500 mètres. Mais quand nous nous sommes rapprochés, ils avaient disparu. Le bruit ne les fait pas sortir, bien au contraire.

En fin d'après-midi, alors qu'ils commençaient à ne plus y croire, ils aperçurent un groupe d'émeus qui mangeaient tranquillement dans une des parcelles d'un des frères McGeorge. Ils étaient loin, à environ 800 mètres. Mais aucun de ceux qu'ils avaient pu apercevoir tout au long de l'après-midi ne s'était laissé approcher à moins d'un kilomètre.

– Stoppez le camion et descendez-moi une mitrailleuse ! s'exclama le major Meredith.

L'injonction du major fit sourire le sergent McMurray, toujours avide de montrer son habileté au tir.

– Dépêchez-vous avant qu’ils ne rentrent dans la parcelle ! cria le major.

McMurray et O’Halloran sautèrent du camion et prirent une des deux Lewis Mark. La mitrailleuse pesait très exactement 12,7 kg, possédait un chargeur à tambour de 47 cartouches et pouvait tirer 500 à 600 coups à la minute. Les deux hommes se mirent aussitôt en position. Jim O’Halloran s’assit sur une petite butte de terre, le sergent s’agenouilla derrière lui, posant le canon de la mitrailleuse sur l’épaule droite de Jim, ce dernier la maintenant fermement à l’aide d’une poignée. Le sergent inspira profondément, regarda dans le viseur et fit feu. En moins de vingt secondes, 150 douilles furent éjectées. Les émeus eurent le réflexe immédiat de ne pas rester groupés et se mirent à courir en tous sens. Certains se réfugièrent dans le bush, d’autres dans les cultures. Aucun oiseau n’était tombé.

Un fermier s’approcha du major Meredith.

– Vous les avez touchés, je l’ai bien vu. Mais une balle suffit rarement à les tuer sur le coup, ils sont sacrément coriaces.

Un autre fermier à la mine couperosée, au cou de taureau et qui devait bien accuser les cent cinquante kilos sur la balance, ajouta :

– Vous avez fait mouche sergent, ils ne vont pas aller bien loin. Avec tout le plomb qu’ils ont dans le corps.

Le sergent McMurray se releva, content des paroles qu’il venait d’entendre.

– J’ai bien vu que je les avais touchés. Au premier tir certains ont été pris de soubresauts et ressemblaient à des pantins désarticulés. Mais fichre qu’ils sont coriaces ! Si c’étaient des hommes, le sol en serait jonché !

Le major Meredith estima les pertes ennemies à une dizaine d’individus. Il songea pour la première fois à la dépêche du colonel Hoad de la 1re division de cavalerie à Sydney, qu’il avait reçue dans la matinée. C’était une commande pour cent peaux d’émeus, dont les plumes orneraient les chapeaux de la cavalerie légère. Il commençait à réaliser que cet ordre du colonel Hoad ne serait pas aussi facile à remplir qu’il l’avait cru. Les émeus n’apparaissaient qu’en petits groupes de 30 à 40 individus, et non par centaines comme il l’avait espéré.

– Nous allons changer de tactique. Nous allons leur tendre une embuscade ! déclara le major. Ce soir, au crépuscule, nous les attendrons au réservoir de Lake Brown, à l’heure où ils viennent boire.

Embusqués derrière de hauts murs, les hommes étaient confiants, la chance allait enfin leur sourire. Le major Meredith qui devait bien faire une tête de plus que ses deux acolytes scrutait l’horizon.

– Vous attendrez mon ordre pour tirer ! Attendez qu'ils soient le plus près possible. A cette distance on ne peut pas les louper !

– O.K. major, répondirent presque simultanément les deux hommes.

Le cameraman de la Fox Movietone s'était installé un peu plus loin, avec les correspondants de presse. Il y en avait un qui travaillait pour le *Daily News* de Perth, un autre pour le *Barrier Miner* de Broken Hill.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils aperçurent un dingo solitaire qui marqua un temps d'hésitation avant de s'abreuver. Un peu plus tard, un groupe de kangourous fit de même. Mais toujours pas d'émeus !

– Ils n'ont pas l'air d'avoir très soif, major, lança Jim O'Halloran.

Le major ne jugea pas nécessaire de répondre. Il haussa juste un peu les épaules. Il fallait attendre, c'est tout.

Mais au bout d'une heure, force fut au major de reconnaître la valeur prophétique de la boutade de Jim.

– Allez on plie ! Rangez-moi tout ! Ils ne viendront plus ce soir. En plus il fait nuit noire, ça sert à rien d'attendre, on n'y voit plus rien ! Allez, magnez-vous !

Dans le camion qui les ramenait à la ferme des Joyce, le major ne put s'empêcher de repenser à ce que lui avait raconté un fermier : un des frères McGeorge dont les cultures avaient été très sévèrement touchées par les émeus, aurait néanmoins réussi à en éliminer près de sept cents au cours des semaines précédentes, ce qui les aurait rendus très méfiants et difficiles à approcher.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, toute la maisonnée était sur le pas de la porte. Un grand rouquin qui ressemblait à une asperge s'approcha du camion.

– Alors ! ces cent peaux, elles sont où ? interrogea-t-il en ricanant. Chou blanc ? Je vous l'avais bien dit : mon vieux Mauser est plus efficace contre les émeus que vos mitrailleuses !

Le sergent aurait bien eu envie de foutre son poing dans la gueule à ce jeune blanc-bec, s'il n'avait pas été le fils de leur hôte.

– Ferme-la ! lui intima son père.

– Pourquoi i' faut toujours que tu l'engueules ? répliqua la mère. J'aime pas que tu le rabaisses devant des étrangers, je te l'ai déjà dit ! C'est mauvais pour son éducation.

– Foutez-moi la paix tous les deux ! Ce soir j'en ai ma claque ! Les émeus sont rentrés dans la grande parcelle qui longe la route de Mukinbudin ; ils ont piétiné plusieurs hectares. Alors ne venez pas m'emmerder avec vos histoires de bonnes femmes !

En passant le pas de la porte, le major Meredith jeta un œil au fusil appuyé sur le mur. C'était un Mauser de calibre 7 mm, exactement le même que celui qui avait permis aux Boers de gagner la bataille de Majuba. Les britanniques équipés de fusils Martini-Henry avaient été impuissants face aux Mauser, bien plus précis pour le tir à longue portée.

Le 3 novembre, il n'y eut aucun affrontement notable, l'ennemi restant toujours hors de portée. Dans la soirée un fermier vint rapporter au major qu'un groupe de 1000 émeus avait été aperçu à une cinquantaine de kilomètres au nord, et se rapprochait. Il fut immédiatement décidé de leur tendre une embuscade, en les attendant au point du jour une dizaine de kilomètres plus au sud, autour d'un bassin naturel situé sur leur route. Le major garda le lieu secret pour ne pas attirer les curieux. Il faut dire que les gros titres de la presse l'avaient rendu furieux. Le *Daily News* de Perth avait titré : « Les émeus tiennent bon face à l'armée », seulement vingt tués sur une population estimée entre 5000 et 10 000 individus.

Les hommes de la *task force* arrivèrent peu avant l'aube au point d'eau. Des perruches à collier jaune criaient dans les eucalyptus. Le major inspecta soigneusement les lieux avant de décider où placer la mitrailleuse. Cinq fermiers armés de fusils les accompagnaient. Le sergent McMurray n'était pas là. Il s'était rendu plus au sud avec l'autre mitrailleuse, où un nombre important d'émeus avait été signalé à l'intérieur d'une parcelle de petite taille. En multipliant les embuscades ils multipliaient aussi les chances de succès.

– C'est vraiment un endroit magnifique ! déclara le major.

– C'est un *gnamma*, lui répondit un fermier.

– Un quoi ?

– Un *gnamma*. Ce mot nous vient des aborigènes. Un lent processus d'érosion de plusieurs millions d'années a creusé ces trous dans la roche granitique. Puis au cours des derniers millénaires, les animaux d'abord, principalement les émeus et les kangourous, les ont agrandis en grattant le sol avec leurs pattes, à la recherche des dernières gouttes d'eau. Les aborigènes les ont ensuite considérablement agrandis pour collecter les eaux de pluie. Ils ont aussi une astuce remarquable pour éviter que l'eau ne soit polluée par les larves de moustiques et autres insectes. Ils recouvrent de sable certains *gnammas* de petite taille, ce qui empêche les insectes de pondre. Il leur suffit ensuite de creuser le sable pour que l'eau arrive filtrée. C'est tout un art de la survie pour ces nomades du désert.

D'un seul coup les émeus sortirent du bush. C'était vraiment très impressionnant. Ils étaient à plus d'un kilomètre et formaient une immense tache de couleur brun foncé qui contrastait fortement avec le sol ocre orangé. Ils avançaient en rangs serrés vers le point d'eau. Ils étaient si nombreux qu'on n'en voyait pas la fin. Qui plus est, les derniers se perdaient dans un nuage de poussière. Les fermiers se frottaient déjà les mains. Les perruches à collier jaune cessèrent brusquement leur raffut. On n'entendait plus qu'un immense murmure qui montait.

L'œil dans le viseur, le doigt sur la détente, Jim attendait. Il laissait approcher les émeus. Tout son corps était tendu, il n'avait pas connu ça depuis la Première Guerre mondiale. « Ça va être un véritable carnage, se dit-il, du tir à bout portant ! » A une centaine de mètres du point d'eau, l'armée émeue s'arrêta. Jim O'Halloran fit cracher la mitrailleuse, mais celle-ci s'enraya. Les fermiers prirent immédiatement le relais avec leurs fusils. Quand la mitrailleuse fut à nouveau prête à entrer en action, c'était déjà trop tard, les émeus étaient hors de portée et bon nombre avaient déjà rejoint le bush.

Les hommes furent une nouvelle fois étonnés du nombre insignifiant d'émeus tombés à la première rafale. Seulement une douzaine de tués sur un millier, c'était à peine croyable.

– Il nous faudrait des balles dum-dum, déclara le major. Ce sont les seules qui pourraient les arrêter.

– C'est bien vrai, major ! répliqua Jim O'Halloran.

– Qu'ont-elles donc de particulier ? interrogea un fermier.

Le major sortit une cartouche de 0.303 de sa poche.

– Vous voyez là, à l'avant, elle est toute lisse. Eh bien, les balles dum-dum sont fendues en croix à cet endroit. Leur nom provient d'un arsenal anglais des faubourgs de Calcutta où elles ont été mises au point pour arrêter les rebelles fanatisés qui, grièvement blessés, continuaient à charger. Alors qu'une balle normale pénètre les chairs et glisse facilement sur l'os, une balle dum-dum se déforme à l'impact, fait éclater les os et cause des blessures beaucoup plus graves.

– Bah ! dans ce cas, pourquoi ne pas en utiliser contre les émeus ? ajouta le fermier.

– On n'a plus le droit. Elles ont été interdites par la Convention de La Haye de 1899.

Un autre fermier qui avait suivi la conversation, ne put s'empêcher d'ajouter :

– J’suis même pas sûr qu’avec vos balles dum-dum vous en tueriez beaucoup plus ! C’est que des plumes ces oiseaux ! Il est très difficile de toucher un point vital. Il n’y a qu’en leur tirant dans la tête qu’on peut être sûr de les tuer !

Le fermier sortit son mouchoir pour s’essuyer le front. Le soleil commençait déjà à taper. Ils passèrent le reste de la journée sous un soleil de plomb à attendre que les émeus, tiraillés par la soif, réapparaissent, mais ces derniers se montrèrent une nouvelle fois plus rusés qu’ils ne le croyaient et ne sortirent pas de la couverture forestière. Une sentinelle qui avait monté la garde la nuit précédente autour du *gnamma* déclara néanmoins que les émeus ne devraient pas résister plus de 24 heures.

Le sergent McMurray qui s’était rendu plus au sud avec l’autre mitrailleuse n’avait guère eu plus de succès. Il était resté dissimulé toute la journée à l’intérieur d’une parcelle de blé où un nombre important d’émeus avait été signalé. Il rapporta au major en avoir peut-être tué une dizaine, pas plus.

Le 5 novembre, quatrième jour de la campagne, il fit extrêmement chaud. Le major Meredith et le sergent McMurray avaient passé la nuit dans une des parcelles les plus touchées, celle de Joe Parry, une des grandes fermes au nord de Campion. Les dégâts étaient considérables, il fallait le voir pour le croire, les émeus avaient tout piétiné. Sur les 120 hectares de blé initiaux, seulement un tiers était encore debout. Tout le reste était aplati, écrasé. Une vraie désolation pour les fermiers. Pour Joe Parry, le calcul était vite fait : au lieu des quinze sacs de blé à l’hectare qu’il récoltait habituellement, le rendement de cette année ne dépasserait pas les cinq sacs. Joe Parry déclara également à un correspondant de presse, que pour cent pieds de détruits, seulement un était mangé. Un ornithologue fit toutefois remarquer avec humour que les émeus ne sauraient faire autant de dégâts avec leurs grands pieds palmés, étant donné qu’ils ne possèdent aucune membrane entre les doigts de leurs pattes. Ce à quoi Joe Parry répondit que le journaliste était ignare, qu’il n’avait jamais dit cela et savait parfaitement que les émeus n’avaient pas les pieds palmés.

La nuit passée dans la parcelle permit aux hommes de surprendre les émeus au point du jour. Une trentaine d’émeus en maraude dévorait goulûment les épis en lisière de champ. Le sergent McMurray, après de longues heures de veille, s’était assoupi. Bien que n’ayant pas les aptitudes au tir du sergent, le major montra qu’il n’était pas non plus un novice, en faisant mouche à la première rafale. Plusieurs émeus furent propulsés dans les airs, avant de retomber lourdement sur le sol. Une dizaine d’oiseaux furent tués sur le coup, et nombre d’autres blessés. Le sergent McMurray et le major Meredith furent relevés en fin

de matinée par Jim O'Halloran et Joseph Joyce, qui ne virent pas le moindre émeu de toute l'après-midi. Meredith et McMurray décidèrent de passer la nuit suivante en embuscade sur la parcelle d'un des frères McGeorge, où les émeus venaient d'être signalés en nombre.

Le 6 novembre au matin, un groupe d'une centaine d'émeus apparut à l'horizon. Les hommes de la *task force*, bien camouflés, les laissaient tranquillement approcher. Mais, parvenus à environ trois cents mètres, ils s'arrêtèrent à l'intérieur d'une grande dépression du terrain, dont ils ne semblaient guère pressés de sortir. On apercevait seulement de ces ennemis à plumes les longs cous surmontés de têtes curieuses, qui regardaient avec envie les cultures de blé.

– Qu'est-ce qu'on fait major ? demanda le sergent McMurray. Ça fait un moment qu'on attend, et ils ne semblent pas vouloir sortir. Ils semblent se douter de quelque chose !

Le major était énervé. Rien ne se passait jamais comme prévu, et les émeus étaient de plus en plus méfiants.

– C'est marrant, dit Jim O'Halloran en reposant ses jumelles, mais on dirait vraiment qu'ils nous regardent, toutes leurs têtes sont tournées dans notre direction.

I' paraît qu'on peut les attirer en imitant leurs cris, ajouta Jim après un long silence.

– Eh bien, vas-y, on t'écoute ! lança le sergent en rigolant. Montre-nous comment tu fais le cri de l'émeu !

– Arrêtez vos conneries tous les deux, et trouvez-moi un moyen moins idiot pour les faire sortir ! dit le major.

– C'est peut-être une connerie ce que je vais dire, ajouta Jim, mais il me semble qu'en agitant un mouchoir de couleur, ça pourrait marcher ; ils sont attirés par tout ce qui bouge. C'est d'ailleurs pareil avec les autruches.

– C'est vrai major, fit le sergent, il me semble déjà avoir entendu dire quelque chose de ce genre.

– O.K., allez demander à un fermier ce qu'il en pense.

Jim était déjà parti que le major le rappela :

– Attendez, j'ai encore autre chose à vous dire. Envoyez-moi le photographe du *Daily News* ; j'ai pas envie de voir demain en première page la photo des émeus qui nous regardent.

– Bien major, je vous l'envoie !

Quelques minutes plus tard, Jim était de retour.

– Major, le photographe ne veut pas venir, mais il m’a chargé de vous dire qu’il ne publierait aucune photo qui pourrait discréditer le rôle de l’armée dans cette campagne. Il a trop d’empathie pour les fermiers. Quant aux émeus, Thomas McGeorge m’a dit que les aborigènes les attiraient en faisant se balancer une boule de plumes et de tissus sous les branches d’un arbre.

– Bon ! alors qu’est-ce que vous attendez ? Accrochez votre mouchoir au bout d’une branche et agitez-là !

L’artilleur s’exécuta aussitôt, et bientôt un beau mouchoir blanc flottait dans les airs.

– Vous allez voir qu’avec not’veine on va les faire fuir au lieu de les attirer ! s’exclama le sergent McMurray.

Mais Jim avait beau agiter son mouchoir, les émeus demeuraient impassibles. Leurs têtes étaient toujours tournées vers les cultures, mais ils se souciaient comme de l’an quarante de ce petit morceau de tissu blanc qu’ils ne percevaient peut-être même pas à la distance où ils se trouvaient.

– Bon, on va essayer autre chose ! s’exclama le major.

Et il sortit de son étui un drapeau rouge. Le sergent éclata de rire.

– Ce serait quand même un comble qu’on les fasse sortir avec ça ! On l’agite pour que les gars se mettent à couvert quand on ouvre le tir !

– Sait-on jamais ? répondit le major. Et il commença à agiter le drapeau rouge.

Jim, les yeux rivés à ses jumelles, guettait la moindre réaction des émeus.

– Continuez major, on dirait qu’ils l’ont remarqué !... Oui, oui ! ils ont vu le drapeau ! J’ai l’impression qu’il y en a un qui commence à sortir !

Le sergent McMurray rigola.

– Remuez-le un peu plus, major ! ajouta Jim. On dirait que ça marche !

Le sergent McMurray continuait à rire.

– O’Halloran, si vous vous foutez de ma gueule, vous me le paierez ! s’exclama le major.

– Mais non, major ! je vous jure, ça marche ! ils commencent à sortir !

Et effectivement, les émeus commencèrent à sortir, avec à leur tête un immense oiseau noir de près de deux mètres. Ils avancèrent d’une centaine de mètres et s’arrêtèrent.

– Qu’est-ce qu’on fait major ? demanda le sergent. Ils sont à moins de deux cents mètres et groupés, c’est une cible parfaite.

– Ouvrez le feu ! cria le major.

Et immédiatement, les hommes du 7ème corps de batterie lourde de la Royal Australian Artillery firent crépiter leurs mitrailleuses. Ces engins de mort

envoyaient des projectiles de 77 mm à la cadence infernale de dix coups par seconde, lesquels transperçaient, bien souvent, de part en part les émeus. Les hommes les tiraient par rafale de cinq, et la distance entre deux projectiles était très précisément de 53 cm. Inutile de dire que les émeus n'avaient aucune chance de les esquiver. Et pourtant, une fois encore, le résultat fut affligeant. Seulement une dizaine de tués parmi les émeus, et un blessé parmi les fermiers, lequel s'était maladroitement tiré une balle dans le pied.

Les hommes voulurent en avoir le cœur net, et décidèrent de suivre les émeus à la trace. Sur une distance d'un kilomètre, ils en trouvèrent deux qui agonisaient : l'un avait une balle dans le corps, l'autre avait le cou transpercé. Mais combien d'oiseaux blessés s'étaient cachés dans les broussailles épaisses du bush pour y mourir ? Nul ne le savait, tant la résistance de ces oiseaux était étonnante.

Dans les jours qui suivirent, le major décida de mener ses attaques plus au sud où de grands groupes d'émeus plus dociles avaient été repérés. Mais il n'obtint que des succès mitigés. A ce stade, il décida de tenter une nouvelle expérience en installant une mitrailleuse à l'arrière d'un camion. Ils poursuivirent ainsi un petit groupe d'émeus sans toutefois ne jamais parvenir à les rejoindre. Courant à plus de 50 km/h, les émeus surent toujours préserver une soixantaine de mètres d'avance sur leurs poursuivants. Avec leurs longues pattes parfaitement adaptées à la course dans ces zones semi-arides, ils se mouvaient plus aisément que les camions. De plus, ça bougeait tellement à l'arrière que Jim ne réussit jamais à tirer un seul coup. Il y avait tellement de soubresauts que l'arme se dépointa. Quand le major lui proposa de la rerégler et d'essayer une nouvelle fois, Jim prit un air contrit pour avouer que c'était un véritable tape-cul à l'arrière et que ses hémorroïdes en avaient pris un sacré coup.

– O.K., vous prendrez le volant ! fit le major.

Lors de cette deuxième et ultime tentative, le major ne réussit pas davantage à actionner la mitrailleuse. Le camion poursuivait depuis un petit moment un groupe d'oiseaux sans que la distance qui les séparait de leurs cibles ne se réduise vraiment. Et puis, d'un seul coup, les émeus bifurquèrent vers un *mallee* d'eucalyptus et disparurent.

Longeant le petit bois, Jim stoppa net en apercevant aux pieds des eucalyptus une forme étrange.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ? On dirait une fourmilière !

– J'en sais rien ! répondit le major. Mais on va pas s'arrêter à chaque fois qu'on voit quelque chose qu'on connaît pas. Allez redémarre !

Jim s'apprêtait à reculer lorsqu'il aperçut un aborigène tapi derrière un buisson d'acacias. Celui-ci, se sentant observé, se releva. Il était torse nu et tenait une pelle à la main. Un couvre-chef empêchait de voir son regard, et Jim était quelque peu méfiant. La situation se détendit lorsque l'homme s'approcha en souriant et tendit au major de la nourriture qu'il avait dans le creux de sa paume. C'étaient des fourmis pot-de-miel !

Le major eut un haut-le-cœur en voyant l'homme en mettre plusieurs dans sa bouche et les manger. Jim s'approcha. Il avait déjà entendu parler de ces fourmis extraordinaires, mais c'était la première fois qu'il en voyait. Leurs abdomens étaient gonflés comme des outres et remplis d'un miellat ambré. Ces fourmis ne pouvaient pas marcher et vivaient suspendues aux parois de la fourmilière. Elles constituaient une formidable réserve de nourriture capable d'assurer la survie de la colonie en période de disette.

Jim tendit la main, faisant ainsi comprendre à l'homme qu'il voulait bien goûter. L'homme retourna sa main, et en fit tomber quelques-unes dans la paume de Jim. Si elles ressemblaient bien à de grosses outres gorgées de miel, Jim sentait aussi qu'elles étaient vivantes car elles le chatouillaient. Il en prit une par la tête entre le pouce et l'index de sa main droite, et la porta à sa bouche. Il la sectionna en deux avec ses dents pour ne garder en bouche que l'abdomen. Il remonta sa langue contre le palais pour crever la poche de miellat. Immédiatement, une saveur assez forte se répandit jusqu'au fond de sa gorge et il fit une légère grimace.

– Alors c'est bon ? lança le major en riant.

– Très bon ! Vous devriez goûter major.

– Très peu pour moi ! J'ai pas envie de tomber malade.

Jim se tourna vers l'aborigène, et désignant du bras la fourmilière, il dit :

– *Honey ants* ?

– *No, no. Nganamara*, répondit celui-ci en hochant la tête.

L'homme s'exprimait dans un anglais très rudimentaire que Jim peinait à comprendre. Mais il était si expressif avec ses bras et ses mains qu'on le comprenait très bien. Ainsi lorsque l'homme fit mine de creuser sous un *mulga*, une variété d'acacia, en disant « *Tjala ! tjala !* », Jim comprit que c'était sous cet arbre et nulle part ailleurs qu'on trouvait les fameuses fourmis pot-de-miel.

Mais quand l'homme expliqua à Jim que ce qu'il prenait pour une fourmilière était en fait un nid, ce dernier fut pour le moins dubitatif. Quel oiseau pourrait bien avoir un tel nid ? Il mesurait plus de quatre mètres de diamètre.

– Un nid d'émeu ? interrogea le major.

Mais l'homme fit une nouvelle fois non de la tête, tout en répétant « nganamara », et en mimant un oiseau de la taille d'une poule.

A ce moment précis, ils furent rejoints par la voiture d'un fermier.

– Qu'est-ce que vous faites ? On vous cherchait.

– Jim avait un petit creux ! répondit le major.

– Vous savez ce que c'est que ce truc ? demanda Jim. Il paraît que c'est un nid ?

Jim chercha du regard l'aborigène, mais il avait disparu.

– C'est un nid de *malleefowl*, répondit le fermier. On en voit de moins en moins depuis l'introduction du renard. Ils sont devenus rares. C'est dommage, car c'est un des oiseaux les plus extraordinaires du bush. En hiver, il creuse un trou d'environ un mètre de profondeur pour trois de large. Il le remplit ensuite de végétaux, feuilles et brindilles, et le couvre de sable après les premiers orages. Une véritable machine à compost ! (*Tout en parlant, le fermier se baissa et plongea la main dans le nid. Il émietta le contenu de celle-ci sous les yeux ébahis de Jim.*) Vous voyez, on n'a rien inventé ! ajouta-t-il en souriant. Les végétaux en se décomposant vont produire de la chaleur. Et, au printemps, quand la température atteint 34°C la femelle commence à pondre. Et là, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse une chaleur à assommer un dromadaire, le mâle va maintenir la température à 34°C à plus ou moins un degré près.

– C'est impressionnant ! dit Jim en laissant paraître sur son visage une moue admirative. Mais comment fait-il ?

– C'est simple. Il utilise son bec comme thermomètre. Il le plante dans le monticule et en déduit la température qui y règne. Toute la journée, il va alors s'affairer, tantôt à enlever du sable et à pratiquer des ouvertures, tantôt à en ajouter pour toujours maintenir une température constante. Si la fermentation s'emballe, il s'empresse de faire des ouvertures et enlève du sable avec ses pattes. En hiver, il lui arrive même de découvrir les œufs pour qu'ils prennent le soleil, et de les recouvrir en soirée pour qu'ils gardent la chaleur emmagasinée le plus longtemps possible. Il porte bien son surnom d'oiseau thermomètre. Et, vous n'allez peut-être pas me croire, mais j'ai vu une fois un nid de plus de dix mètres. C'était en... Je ne me rappelle plus. Mais c'était l'année où de nombreux dromadaires étaient morts de soif dans l'outback, et que les carcasses de ceux qui étaient tombés dans les réservoirs avaient empoisonné l'eau. On n'avait jamais vu une chaleur pareille ! Tout crevait, le bétail, les cultures. (*En regardant Jim.*) T'as pas connu ça toi, t'es trop jeune ! Eh bien, le *malleefowl* avait tellement ajouté de sable à son nid qu'on aurait dit un tertre funéraire. Pas étonnant que les premiers explorateurs aient pris ces nids pour des tombes

aborigènes ! Et dire que maintenant ils sont en voie de disparition, c'est quand même malheureux !

Le camion était reparti. Jim roulait dans le bush à petite allure. Pas le moindre émeu en vue. A un moment, il stoppa pour prendre ses jumelles et regarder dans le ciel. Deux points noirs l'intriguaient. Il roula encore un peu pour les voir plus distinctement. A leurs queues fourchues, il reconnut immédiatement des milans noirs. Ils décrivaient de grands cercles dans le ciel, signe qu'un animal était mort ou proche de sa fin. Serait-ce un émeu blessé ? se demanda-t-il. Aurait-il pu courir jusqu'ici ? Jim voulut en avoir le cœur net et bifurqua vers les rapaces. Quelle distance ces oiseaux peuvent-ils parcourir avec une charge de plomb dans le corps ? Nul ne le savait, tant leur capacité à supporter les blessures infligées par des cartouches de 0.303 était étonnante. Peu avant d'arriver sur les lieux, Jim aperçut un dingo qui s'enfuyait. De loin, il se rendit vite compte qu'il ne s'agissait pas d'un émeu, mais du cadavre d'un kangourou roux, le plus grand des kangourous. C'était d'ailleurs un mâle, – ils sont toujours beaucoup plus grands que les femelles –, et celui-ci devait faire pas loin des 1,80 mètre pour 80 kilos. Une sacrée belle pièce ! se dit Jim. On n'en voit pas souvent des aussi gros ! Jim leva la tête et regarda les milans noirs qui tournoyaient. Si le dingo ne revient pas, ça va être à vous !

Dans l'après-midi, le major reprit le volant. Il ne supportait plus de voir Jim s'arrêter pour tout et n'importe quoi. Un échidné qui traverse la route, un vol de cacatoès : tout lui était prétexte à ralentir. Jim avait trouvé une vieille couverture qu'il avait glissée sous son postérieur pour diminuer le feu des hémorroïdes. « Cette bonne vieille grappe de raisins, il va quand même falloir qu'on la coupe ! » se dit-il en souriant. Scrutant le paysage avec ses jumelles, il crut à un moment apercevoir un numbat, puis se rétracta. « Ils sont devenus tellement rares, encore bien plus que le *malleefowl*. Les chances d'en voir un dans la nature sont tellement minces ! » Il se rappelait bien de cet animal qu'il avait découvert au zoo de Perth, étonné d'apprendre qu'il était commun dans la région un siècle auparavant, victime lui aussi de l'introduction du renard et de la destruction de son habitat.

– Major ! Major ! cria Jim. Arrêtez-vous ! J'aperçois un émeu blessé.

Le camion avait ralenti, et Jim n'avait plus besoin de crier.

– Je vais l'achever. Inutile de le laisser souffrir. Qu'est-ce que vous en pensez major ?

– O.K., pas de problème ! Je viens avec vous.

Et il coupa le moteur.

L'ému se trouvait derrière un petit monticule et était bien mal en point. Jim comprit tout de suite ce qui provoquait les soubresauts de l'oiseau : des fourmis-taureaux le dévoraient vivant. Une balle lui avait fracassé le bec, et faute de pouvoir s'alimenter, il avait fini par se laisser mourir. Son agonie durait sûrement depuis longtemps. Le major sortit son revolver et l'acheva.

Au crépuscule, alors qu'ils faisaient route vers le camp de base, Jim aperçut une scène qui l'émerveilla : des aborigènes chassaient les chauves-souris avec un boomerang. Le major voulut bien s'arrêter. Jim lui tendit les jumelles et pointa du doigt l'orée d'un mallee d'eucalyptus. Ils se rapprochèrent d'une cinquantaine de pas pour mieux voir. Un grand nombre de chauves-souris géantes tournoyaient au-dessus des arbres en poussant des cris. Les chasseurs, au nombre de deux, s'étaient répartis les tâches : l'un ramassait les chauves-souris tombées à terre, l'autre, avec un geste d'une incroyable dextérité, les percutait en vol. Les animaux estourbis étaient immédiatement achevés par celui qui les ramassait. Jim avait l'impression d'être hors du temps, d'assister à une scène immémoriale qui se perpétuait depuis la nuit des temps. Même le major était émerveillé.

– Il vient d'en tuer une autre ! s'exclama-t-il.

Jim ne l'avait pas vu, mais il avait entendu le grand boomerang fendre l'air en tournoyant, et faire un bruit sourd au moment de l'impact.

– Eux au moins ils tuent pour manger ! se dit-il.

Assis à l'arrière du camion, il suivit encore un bon moment la scène dans ses jumelles : le ballet des chauves-souris se détachait sur les cieux rougeoyants.

Jim repensa à l'aborigène qui lui avait fait goûter les fourmis pot-de-miel. On aurait très bien pu le tuer en mitraillant les émeus.

De retour au camp de base, une voiture manquait. Les frères McQuarrie arrivèrent une heure plus tard. Ils ressemblaient à Laurel et Hardy, les deux comiques qui venaient d'être oscarisés à Hollywood. Autant John McQuarrie était énorme, autant Donald était maigre. On voyait bien qu'ils étaient frères : ils avaient les mêmes yeux, la même bouche, le même nez ; mais là s'arrêtaient les ressemblances car l'un avait un cou de taureau et l'autre un cou de poulet, John avait des bajoues qui semblaient aussi extensibles que celles d'un hamster, alors que Donald avait vraiment une tête d'oiseau avec ses pommettes saillantes et ses joues efflanquées.

– On a du boulot pour demain ! s'exclama John en tapant dans le dos de son frère.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda le major en s'avançant.

– C'est c't'abruti ! répondit John en souriant. Il a défoncé la barrière de protection contre les lapins.

– Comment ça ?

– Monsieur poursuivait un émeu...

– C'est même pas vrai ! le coupa Donald de sa petite voix fluette.

– Tu me traites de menteur ! Alors vas-y toi, tête d'oiseau, raconte !

– On roulait depuis un bon moment le long de la grande barrière contre les lapins, lorsque soudain un émeu est apparu devant le camion. Il allait aussi vite que nous, à près de 50 km/h. Mais soudain, il a trébuché et on l'a heurté. Il s'est coincé dans le mécanisme de direction et on a fait une embardée...

– Et c'est comme ça que vous avez démolie la clôture ! ajouta le major.

– Bah oui ! fit Donald en prenant un air un peu nigaud. Mais on a quand même eu un émeu ! Et il sortit des plumes de sa poche.

– Triple andouille ! s'exclama John en tapant sur la tête de son frère.

– Vous avez intérêt à la réparer comme i' faut !

– On y retourne dès demain matin, major !

Le major s'était retourné et commençait à s'éloigner.

– Mais qui est-ce qui m'a foutu des pieds nickelés pareils ! se dit-il en hochant les épaules.

La presse australienne s'était emparée de l'affaire et commençait à en faire ses choux gras. Les déboires de la *task force* s'étaient maintenant sur plusieurs colonnes. Le très sérieux quotidien *The West Australian* de Perth, publia un remarquable article de son envoyé spécial. « *WAR ON EMUS. BIRDS PROVE VERY WILY.* » La guerre contre les émeus. Les oiseaux se révèlent très rusés.

L'auteur, qui semblait avoir attentivement observé les émeus, écrivait ceci :

*« Les émeus ont montré qu'ils ne sont pas aussi stupides qu'on voudrait le croire. Chaque groupe a son chef, toujours un énorme oiseau noir de six pieds de haut, qui assure la surveillance pendant que les autres mangent. Au premier signe suspect, il donne l'alerte et toutes les têtes se relèvent. Certains oiseaux parfois sont pris de panique et sortent des champs de blé en fonçant tête baissée vers les hautes broussailles du bush. Le chef attend toujours pour fuir que tous ses congénères soient en lieu sûr. »*

Le grand ornithologue Dominic Louis Serventy, futur président de la Royal Australasian Ornithologists Union, réagit immédiatement à cet article et écrit :

*« Le rêve des mitrailleurs de tirer à bout portant sur des masses compactes d'émeus fut bien vite dissipé. Le commandement émeu avait de toute évidence ordonné l'usage de tactiques de guérilla, et sa grande armée fut bientôt divisée en d'innombrables petites unités qui rendirent l'armement militaire de l'adversaire inefficace. »*

Au rythme où allaient les choses, les émeus auraient bientôt lu Sun Tzu !

Le 8 novembre, septième jour du conflit, un premier bilan fut dressé. Le major Meredith annonça qu'un quart des munitions avait été utilisé pour deux cents émeus tués. Au vu de leurs déboires successifs et des bilans journaliers parus dans la presse, certains trouvèrent le nombre des victimes exagéré. Et même en l'admettant, le coût restait extrêmement élevé pour les fermiers : dix shillings par émeu tué. Pour information, le salaire moyen pour un homme était de 4£ par semaine à la fin de 1932, soit 80 shillings. Les fermiers quant à eux, estimèrent le nombre de victimes à au moins 500, tenant compte du fait qu'un nombre important d'oiseaux avait dû périr des suites de leurs blessures. Ce nombre en fit rire beaucoup, car personne n'était dupe : si les fermiers avaient avancé un nombre aussi important, c'était avant tout parce que le coût des munitions utilisées était entièrement à leur charge. Ainsi, dans leur esprit, le coût par émeu tué n'était plus de dix shillings, mais seulement de quatre !

Les fermiers toutefois restaient dans l'expectative. On était loin du succès escompté. 500 oiseaux tués sur 20 000, il n'y avait vraiment pas de quoi crier victoire ! L'ennemi qui s'était provisoirement retiré des terres à blé de la région, pouvait à chaque instant réapparaître. Les Lewis Mark les avaient effrayés, mais pas éliminés. Le rêve des fermiers de ne plus revoir les émeus fut d'ailleurs anéanti le jour même, avec l'arrivée au galop d'un garde-barrière annonçant que trois immenses hordes d'émeus venant du nord, convergeaient vers Campion. Immédiatement, Meredith décida de les intercepter en utilisant les camions des fermiers. Le major se dit que la chance allait peut-être enfin tourner, et que son rêve d'anéantir une grande quantité d'émeus allait se concrétiser. Tout le matériel avait été soigneusement vérifié et chargé dans les camions, et ils s'apprêtaient à partir, lorsqu'un télégramme émanant du ministère de la Défense, donc de Sir George Pearce en personne, ordonnait le retrait immédiat de l'armée.

Que s'était-il donc passé ? Le jour même, au Parlement fédéral, à Canberra, à la Chambre des représentants, la séance avait été mouvementée. Le Premier

ministre Joseph Aloysius Lyons, qui présidait à la destinée du pays, avait été pressé de questions embarrassantes auxquelles il lui fut difficile de répondre. Le député de la circonscription de Calare, en Nouvelle-Galles du Sud, Harold Thorby, lui demanda qui était responsable de cette farce grotesque ? Qui avait donc eu l'idée d'envoyer l'armée pour chasser les émeus à la mitrailleuse ? Et qui allait en supporter le coût ? Lyons s'efforçait de défendre son ministre de la Défense, mais les questions pleuvaient. A un moment, le député travailliste de Nouvelle-Galles du Sud, Rowley James, fit une demande qui provoqua l'hilarité générale : « Est-ce qu'une médaille va être frappée pour cette guerre ? ». Le Premier ministre n'eut pas le temps de prendre la parole, qu'un autre député travailliste, Albert Green, de la circonscription de Kalgoorlie, répondit : « Il faudra la décerner aux émeus, qui ont jusqu'à présent, remporté tous les rounds ! » Inutile, je pense, d'en dire plus : tout le monde aura compris ce qui avait motivé l'envoi du télégramme. Le gouvernement de Joseph Lyons n'était guère désireux de créer un précédent sur la manière de chasser les émeus !

Le lendemain, la presse tira à boulets rouges sur les responsables de cette farce grotesque, comparant les méthodes utilisées à celles des gangsters de Chicago. Les journaux se moquaient aussi de l'échec cuisant des militaires qui n'avaient réussi à tuer que 50 oiseaux sur 20 000 ! Le major Meredith, profondément blessé, réagit immédiatement en adressant un nouveau rapport au brigadier Martyn, qui commandait la cinquième région militaire basée à Perth. Dans ce nouveau rapport, il ne mentionnait plus 200 émeus tués, mais 300. Il rappela aussi que les émeus étaient des coureurs émérites qui avaient une vitesse de pointe de 70 km/h, et se mettaient à zigzaguer en tous sens dès la première rafale. Il était donc très difficile de les avoir à nouveau en ligne de mire après un premier tir. Il insista encore sur le fait qu'il est rare de tuer un émeu du premier coup, et que même grièvement blessés, ils peuvent encore courir longtemps. Le major Meredith avait d'ailleurs fait à ce propos, quelques jours plus tôt, au correspondant de presse du *West Australian* de Perth, une déclaration appelée à rester dans les annales : « Si nous avons une division militaire capable d'encaisser les balles comme ces oiseaux, elle pourrait faire face à n'importe quelle armée dans le monde. Face à nos mitrailleuses, ils sont aussi invulnérables que des tanks ! Ils sont comme les zoulous, que même les balles dum-dum ne peuvent arrêter. » Le major poursuivait son rapport en rappelant qu'il ne fallait quand même pas oublier le sort des fermiers qui avaient presque tout perdu. Il citait notamment le cas des trois grandes fermes du nord, celles des Joyce, Parry et McGeorge, dont les récoltes seraient inférieures des deux tiers au

rendement prévisionnel. Une vraie catastrophe et la ruine pour ces fermiers ! Le rapport se terminait toutefois par une note positive, le major déclarant officiellement qu'aucune perte n'était à signaler dans ses propres rangs.

Tout aurait pu en rester là si les émeus avaient daigné se retirer des terres à blé. Mais ce fut le contraire qui se produisit. La sécheresse, le manque d'eau étaient tels, que les immenses hordes d'émeus signalées plus haut, s'abattirent bientôt sur ce qui restait des cultures. Les fermiers demandèrent immédiatement le retour de l'armée, et sir James Mitchell, le Premier ministre d'Australie-Occidentale, appuya leur demande auprès du ministre de la Défense, sir George Pearce, en insistant bien sur le fait que si l'armée ne revenait pas, beaucoup de fermiers perdraient la totalité de leurs récoltes. Sir George Pearce acquiesça à leur demande, arguant qu'il avait ordonné le retrait de l'armée sur la foi des informations données par la presse. Mais maintenant qu'il avait sous les yeux le rapport du commandant de la base militaire de Perth, qui affirmait que c'était non pas cinquante, mais trois cents émeus qui avaient été tués, le retour des militaires était à ses yeux pleinement justifié. Sir George ajouta qu'on lui avait rapporté que ces nouvelles hordes d'émeus étaient tellement assoiffées qu'elles prenaient des risques inconsidérés pour approcher les points d'eau réservés au bétail, en conséquence de quoi ils devraient être plus faciles à éliminer. Sir George essaya d'obtenir l'approbation du Conseil militaire à Canberra, mais il trouva porte close, tous les membres étant soudainement devenus « indisponibles ». Il fut laissé au secrétaire à la Défense de lui répondre qu'il n'était pas souhaitable pour un temps d'employer des militaires de carrière contre les émeus, mais que, toutefois, il n'y aurait aucune objection à prêter du matériel au gouvernement d'Australie-Occidentale, lequel ne devrait avoir aucune difficulté à trouver des mitrailleurs compétents parmi les vétérans de la Grande Guerre. Curieusement, on ne trouva pas parmi les civils d'artilleurs chevronnés, et il fut donc tout naturellement redemandé au major Meredith et à ses joyeux drilles – comme ils étaient maintenant surnommés par la presse locale –, de reprendre les armes.

Le 13 au matin, les revoilà donc de retour à Campion, sur la propriété de Joseph Joyce. Meredith afficha pour les deux premiers jours un bilan flatteur de quarante émeus tués sur le coup. Le major fit remarquer que ce nombre aurait pu être beaucoup plus élevé s'il n'était pas nécessaire de remplacer les chargeurs, McMurray et O'Halloran éprouvant les plus grandes difficultés à régler à chaque fois la portée. En raison d'allégations de cruauté, un inspecteur de la S.P.C.A., la

Société pour la Prévention de la Cruauté envers les Animaux, venait d'arriver avec pour mission d'abattre les oiseaux blessés. Il faut dire que, quelques jours plus tôt, une lettre accablante signée R. White avait été publiée dans le journal *The Advertiser* d'Adélaïde. L'auteur disait à peu près ceci :

Monsieur,

Après de nombreuses années de collaboration avec l'armée, j'en étais arrivé à la conclusion que celle-ci était composée d'hommes remarquables et humains. Mais que lis-je ce matin dans la presse ? Qu'un officier de l'Artillerie royale et ses hommes, équipés de deux mitrailleuses et 10 000 cartouches, ont déclaré la guerre aux émeus que la faim et la soif ont poussé dans des territoires interdits. Mais n'oublions pas que les émeus étaient là bien avant nous et n'avaient jamais connu de frontière. Incapables de voler, ils avaient néanmoins toujours été libres de suivre les nuages chargés de pluie jusqu'à de plus verts pâturages. Mais maintenant que de nombreux colons se sont installés en Australie-Occidentale, ces oiseaux sont devenus indésirables sur leur propre territoire. Je sais que protester contre leur élimination ne servirait à rien, des voix se sont déjà élevées, mais dans ce cas, ne serait-il pas possible de les tuer d'une manière moins inhumaine ? Comme chaque soldat le sait, une balle de .303 ne tue pas, sauf si elle touche un point vital. Sur un groupe de mille émeus, douze ont été tués, et probablement deux cents, ou plus, blessés. Je n'ai aucun doute que deux ou trois mille cartouches ont été tirées, et qu'un nombre important de ces pauvres créatures ont reçu plusieurs balles dans le corps. Je n'ai aucun doute non plus que certains oiseaux vont agoniser pendant des semaines, voire des mois. Certains seront mangés vivants par les fourmis-taureaux, d'autres seront la proie des mouches à viande. Si l'officier et ses hommes avaient suivi à cheval les oiseaux blessés pour les achever, cela aurait en partie racheté la cruauté de l'acte ; mais non, au lieu de cela, ils attendaient tranquillement assis autour du point d'eau que les oiseaux reviennent. Pourquoi est-ce que la S.P.C.A ne dit rien ? Je sais que si l'on tire à blanc sur des autruches, elles vont courir pendant plus de quatre-vingts kilomètres avant de s'arrêter. Je n'ai aucun doute que cela s'applique aussi aux émeus. Mais si vous tenez vraiment à les exterminer, au moins faites-le proprement. Employez quelques sportifs, montés sur de bons chevaux, qui n'auront aucun mal à rattraper les oiseaux à demi morts de faim et à les tuer d'une balle de

revolver ou de fusil. En procédant ainsi, quelques hommes en tueraient plus en une semaine que des mitrailleuses en une année.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

L'inspecteur de la S.P.C.A. était un petit homme d'environ 1,65 m, barbichette et cheveux grisonnants, qui n'avait pas vraiment l'allure de l'emploi. On l'imaginait bien derrière un bureau, penché sur un livre de comptes à tracer des pattes de mouche, mais certainement pas en train de galoper derrière les émeus. Quant à son cheval, à la robe grise mouchetée de blanc, il était difficile de lui donner un âge, et peut-être encore plus de l'imaginer rattraper à la course des émeus. Jim se demanda qui avait bien pu lui fournir son cheval. Un fermier raconta le premier soir comment le petit homme avait dû s'y reprendre à trois fois pour achever un émeu. « On lui a dit de viser la tête, mais c't imbécile ferme les yeux ou tourne la tête au moment où il tire ! » Jim décida d'aller le voir et de lui proposer son aide pour le lendemain.

Jim n'eut guère de mal à le trouver dans ce qui devait certainement être l'unique motel du coin. On voyait que la crise était passée par là : la façade aurait eu besoin d'un bon ravalement que la pénurie de clients n'avait pas permis. Un kookaburra en bois peint décorait la rampe d'escalier qui conduisait à l'unique étage du bâtiment. Jim toqua au numéro de la chambre qu'on lui avait indiqué à l'accueil. Le petit homme ouvrit presque aussitôt, recula légèrement et mit sa main droite sur sa hanche.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Jim O'Halloran...

Il ne le laissa pas continuer.

– Je sais très bien qui vous êtes. Dites-moi simplement ce que vous voulez ?

– J'étais venu vous proposer mon aide.

Le petit homme parut surpris et afficha une moue dubitative, immédiatement suivie d'un haussement des sourcils.

– J'ai bien vu que ce n'était pas vraiment votre tasse de thé d'achever les émeus. Si vous voulez, demain, je peux vous filer un coup de mains. J peux même vous prêter un meilleur cheval, ajouta Jim en souriant.

Le visage du petit homme se métamorphosa.

– Aloysius Pickwick ! dit-il en tendant une main que Jim serra de bon cœur. Vous savez, un inspecteur de la S.P.C.A. n'est pas vraiment le bienvenu par ici. Les fermiers ne souhaitent qu'une seule chose : voir disparaître les émeus. Mais croyez-vous que ce soit très chrétien de tuer les kangourous ou les émeus de manière aussi horrible, surtout à cette période de l'année où sévit la mouche à

viande ? La lucilie cuivrée peut pondre jusqu'à deux cents œufs, qu'elle va déposer dans les plaies ouvertes de l'animal, où les asticots vont se développer. Cet après-midi, j'ai trouvé un kangourou qui avait été blessé au ventre d'une balle de Winchester .44...

– Ah ! ça, c'est pas nous ! fit Jim en levant une main.

– Peu importe qui c'est. Mais si vous aviez vu l'état de la pauvre bête, ses intestins pendaient sur le sol, grouillant d'asticots. Et je peux vous certifier que la blessure remontait au moins à dix jours, car les asticots avaient presque atteint leur taille maximale. Imaginez les souffrances de cette pauvre bête.

Une grimace de dégoût déforma le visage de Jim.

– C'est pas gai votre histoire... Et c'est bien pour ça que je vous propose mon aide. Si on peut éviter que ces oiseaux agonisent !

– Pour en revenir aux émeus, reprit Aloysius Pickwick, mon frère qui est chasseur me raconte souvent qu'il trouve des émeus blessés par balle, souvent dans le dos, qui peinent à courir tant ils sont infestés de larves de calliphores. Il tire aussi des dindes dans un état similaire, avec les plumes qui tombent. Une fois que les asticots se sont répandus sous les ailes, les oiseaux n'arrivent plus à s'envoler et deviennent au mieux la proie des dingos.

– Demain, nous allons y remédier, dit Jim. Nous allons achever tous les oiseaux blessés, je vous le promets.

– On verra ! On verra ! fit Aloysius qui n'avait pas l'air convaincu. Mon souhait serait que chaque émeu blessé soit rattrapé et abattu. Ce serait au moins un peu d'humanité. Imaginez le nombre d'oiseaux blessés avec vos mitrailleuses. J'ai écrit au gouvernement pour qu'il rappelle ses artilleurs et envoie à la place des chômeurs avec des chiens de garde pour surveiller les parcelles. Pourquoi ne pas clôturer les points d'eau, et mettre à chacun d'entre eux un homme avec un chien ? Je suis sûr que cela serait très efficace. Ne trouvant pas d'eau, l'instinct de l'émeu le pousserait à retourner d'où il vient.

Jim ne savait pas quoi lui répondre.

– Vous savez, moi je ne fais que mon boulot. On me donne des ordres que j'exécute. Donc, je vous réitère ma proposition : si vous voulez, demain je vous accompagne pour achever les émeus blessés, c'est tout ce que je peux faire !

– Bien sûr que vous allez m'accompagner !... Mais laissez-moi quand même vous dire autre chose. Ce nombre de 20 000 émeus, eh bien, moi je n'y crois pas du tout ! Mon frère qui a sillonné toute l'Australie m'a dit que la plus grande horde d'émeus qu'il ait jamais vue en comptait 180. C'était en Nouvelle-Galles du Sud, dans les grandes plaines qui s'étendent entre Hay et Wilcannia, et la saison était exceptionnelle. Je serais vraiment très intéressé de savoir d'où vient

ce nombre, et comment la personne qui l'a avancé s'y est prise pour les compter. Je serais prêt à parier que devant un troupeau de moutons cette personne serait incapable de dire s'il y en a 10 000 ou 20 000. De plus, les émeus bougent très vite, et une même horde peut être vue en de multiples endroits au cours d'une journée. Et comme ils sont très curieux, ils empruntent souvent des chemins différents.

Jim l'écoutait, perplexe.

– Je veux bien... Et après, qu'est-ce que ça change qu'ils soient 10 000 ou 20 000 ?

– Mais ça change tout, voyons ! Réfléchissez un peu ! Imaginez qu'ils ne soient que quelques milliers : croyez-vous que le gouvernement aurait pu se payer le luxe d'envoyer l'armée ? Certainement pas ! Je crois que tout ça n'est qu'une affaire de politique. Le gouvernement d'Australie-Occidentale avait besoin de montrer qu'il faisait quelque chose pour les fermiers. Le gouvernement fédéral sous James Scullin a demandé aux fermiers d'étendre les terres à blé en leur garantissant un prix de quatre shillings par boisseau ; mais il a été incapable de tenir ses promesses, et maintenant les fermiers menacent de ne pas charger leur récolte dans les trains et de commettre des actes de sabotage. C'est pourquoi, je vous le dis, tout ça n'est qu'une mise en scène destinée à calmer les fermiers et à leur montrer qu'on les aide. C'est d'ailleurs bien pour ça qu'ils ont envoyé un cameraman de la Fox Movietone tourner un film de propagande ; sauf qu'ils n'avaient pas prévu que ça se retournerait contre eux, et que les images de cette campagne d'éradication choquerait le public.

– Pour le film de propagande, je veux bien, répondit Jim, mais parler de mise en scène c'est quand même exagéré : les émeus sont venus tout seuls, on ne les a pas fait venir.

– D'accord, fit Aloysius, mais le fait que des images de cette campagne de destruction aient été tournées pour un film, crée quand même de sérieux doutes sur le fait que les choses ne sont peut-être pas aussi simples qu'on voudrait nous le faire croire. Vous savez, il y a eu des précédents. Il y a sept ou huit ans, je travaillais à Mount Dandenong, un district de Victoria. Là-bas, les peaux d'opossum se vendent très chères. Une délégation de fermiers s'est rendue à Melbourne et a été reçue par le ministre de l'agriculture : ils se sont plaints que les opossums causaient des dégâts très importants aux cultures fruitières et de maïs, en conséquence de quoi ils demandaient l'autorisation de les tirer. Le ministre leur a répondu qu'il était prêt à leur accorder l'autorisation de les détruire, mais à la condition expresse qu'aucune peau ne soit vendue. Eh bien, vous savez ce qui s'est passé ?

Jim fit un petit sourire.

– Je m'en doute. On n'en a plus entendu parler.

– Exactement ! Les fermiers ne se sont plus jamais plaints des opossums...

Un autre exemple...

– Attendez ! Là, il est tard et on doit se lever tôt. Vous me le raconterez demain, d'accord ?

– Laissez-moi juste finir ! Après, je vous le promets, vous irez dormir !... Il y a quelques années, dans le Queensland, la Commission chargée de la lutte contre l'expansion du figuier de Barbarie a offert une demi-couronne par émeu tué, au motif que ces derniers étaient responsables de disséminer les graines par leurs déjections. Beaucoup de propriétaires terriens, y compris moi-même, ont protesté contre cette mesure, car nous n'avions jamais vu d'émeus manger des figes de Barbarie. Alors que la controverse pour et contre alimentait la presse de Brisbane, la Commission a retiré la prime et le massacre a cessé. Pendant la période où la prime a été versée, des milliers d'émeus ont été inutilement détruits. Après qu'elle a été supprimée, on n'a plus entendu parler d'émeus responsables de l'expansion du figuier de Barbarie.

– Euh !... vous allez peut-être me trouver ignare, fit Jim, mais je croyais qu'on cultivait ces cactus pour leurs fruits ?

– Au Mexique essentiellement, mais pas chez nous. Les premiers figuiers de Barbarie ont été introduits en 1788 à Port Jackson par le gouverneur Phillip, pour développer l'industrie de la cochenille qui donne cette magnifique couleur rouge aux uniformes des soldats britanniques. Mais cette tentative se solda par un double échec : les cochenilles sont mortes rapidement les unes après les autres, alors que les figuiers de Barbarie ont rapidement tout envahi, couvrant près de 24 millions d'hectares en 1920, rien que dans le Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud, rendant les terres impropres à l'élevage.

– Ah oui ! je m'en rappelle, fit Jim... J'en ai entendu parler... Même qu'on a dû introduire un petit papillon pour venir à bout de ces cactus !

– C'est cela même, jeune homme ! *Cactoblastis cactorum*, une pyrale d'Amérique du Sud dont les chenilles se nourrissent de la plante. Plus de deux milliards d'œufs ont été libérés dans les zones infestées entre 1927 et 1931... Et maintenant, allez vous coucher jeune homme, une rude journée nous attend !

Aloysius raccompagna Jim jusqu'à la porte d'entrée du motel. En apercevant le kookaburra en bois peint qui décorait la rampe d'escalier, Jim ne put s'empêcher d'imiter le cri de l'oiseau.

– Koo-koo-koo-koo-koo-kaa-kaa-kaa !

– Celui-là, au moins, il est bien de chez nous ! s'exclama Aloysius en souriant. Pas de risque de catastrophe écologique !

Le lendemain matin, en embuscade autour d'un *gnamma*, la *task force* surprit un groupe d'une quarantaine d'émeus, qu'elle mitrilla presque à bout portant, en tuant une dizaine sur le coup. Jim et Aloysius prirent leurs chevaux pour achever les blessés. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où gisaient les oiseaux. Si de loin, ceux-là semblaient bel et bien avoir rendu l'âme, force leur fut de constater qu'en fait il n'en était rien : près de la moitié respiraient encore.

– Il n'y a qu'une seule façon de tuer un émeu, dit Jim en descendant de cheval et en sortant son revolver, il faut leur tirer derrière la tête si la bouche est fermée, ou dans la bouche si elle est ouverte.

Aloysius ne fit aucun commentaire, se contentant de regarder tout en resserrant la bride de sa monture. Jim remonta en selle et ils repartirent. Il leur fallut chevaucher près d'un kilomètre avant d'apercevoir un émeu titubant sévèrement. Jim sortit son fusil de son étui, mais l'oiseau s'effondra avant même qu'il ne presse la détente.

– Je vous laisse l'achever ! s'exclama Jim.

– Non, s'il vous plaît, faites-le... vous serez gentil !

Jim n'insista pas. Ils s'approchèrent de l'oiseau. Celui-ci avait de multiples blessures, et plusieurs balles l'avaient même transpercé de part en part.

– C'est incroyable qu'il ait pu aller si loin, quand on voit l'état dans lequel il se trouve ! dit Jim.

– Achez-le ! répondit Aloysius.

Jim rapprocha encore un peu sa monture de l'oiseau et prit son revolver. Dans un ultime instinct de survie, l'oiseau donna des coups de bec en direction du bras armé qui s'approchait. Jim pressa enfin la détente et foudroya l'oiseau.

Ils chevauchèrent encore un bon moment, mais n'aperçurent pas le moindre émeu blessé.

– C'est quand même bizarre ! dit Jim. Où sont-ils passés ?

– Je vous l'avais bien dit qu'il ne serait pas si facile que cela d'achever les blessés. Ils peuvent courir pendant des heures avant de tomber, ou se dissimuler dans les broussailles épaisses du bush pour y mourir.

Un grand goanna de près de deux mètres détala à toute vitesse à l'approche des chevaux, pour se réfugier dans un terrier.

Jim entendit soudain un vrombissement, et se retourna. Il aperçut au loin le camion d'un fermier qui roulait dans leur direction.

– C’est le camion d’Andrew Johnson ! s’exclama Jim. J’sais pas ce qu’il fout là ?

– On dirait qu’il nous a suivis ! ajouta Aloysius.

– Je me demande bien ce qu’il peut vouloir ?

Un grand type maigre mais musclé, coiffé d’un panama à ruban noir, et qui ressemblait un peu à Humphrey Bogart, descendit du véhicule.

– Alors les gars, vous en avez abattu beaucoup ?

– Un seul ! répondit Aloysius en faisant grise mine.

– Comme moi ! et j’ai même pas eu besoin de gaspiller une balle ; je l’ai renversé avec le camion ! Il est derrière si vous voulez le voir ?

– Pour quoi faire ? lança Jim. On sait ce que c’est qu’un émeu !

– Jetez-y quand même un coup d’œil ! Vous serez peut-être étonné ?

Jim approcha son cheval du *Chevy truck* et pencha la tête.

– Bah quoi ! c’est un émeu ; je ne vois pas ce qu’il a de spécial ?

Andrew Johnson coupa le moteur et sortit du véhicule. D’un bond il sauta sur la plate-forme arrière et saisit l’émeu par le cou pour le redresser. L’homme et l’émeu faisaient presque la même taille.

Aloysius comprit tout de suite ce que voulait leur montrer le fermier.

– Regardez ça, il avait cinq balles dans le corps et il pouvait encore courir ! Et ça date pas d’hier ! Vous avez vu les blessures, elles sont déjà à moitié refermées !

En forçant un peu, le fermier fit pénétrer son index dans l’orifice creusé par un projectile.

– Aucune ne date de ce matin ? interrogea Jim.

– Si, deux, mais elles ont pénétré par l’autre flanc. C’est d’ailleurs pour ça que je suis plein de sang !

Aloysius monta à son tour dans le camion pour examiner les blessures.

– Celles-là ont dû être faites dès le début des hostilités, il y a près de deux semaines. Vous vous rendez compte, il avait survécu à deux mitraillages ! Il a raison ce député travailliste qui réclame qu’on décore les émeus.

Jim, que la boutade aurait pu froisser, éclata au contraire de rire. Le fermier eut un petit sourire pincé.

– Plus sérieusement, reprit Aloysius en s’adressant à Jim, vous comprenez maintenant pourquoi je doutais du succès de notre mission. Le pourcentage d’oiseaux blessés que nous pouvons achever est ridicule !

Andrew Johnson était remonté dans son camion et s’apprêtait à partir. Il fit un signe de la main aux deux hommes.

– Allez, bonne chance, et ne les tuez pas tous ! Laissez-en quelques-uns pour les mots croisés et pour les armoiries de l’Australie !

– Qu’est-ce qu’il a voulu dire ? demanda Jim en se protégeant du nuage de poussière.

Pour toute réponse, Aloysius hochait la tête et marmonna :

– Rien, c’était de l’humour *bushman* !...

Le lendemain fut un mauvais jour pour les hommes de Meredith. Les émeus sont restés hors de portée des mitrailleuses. Ils ont alors essayé de les tirer au fusil, mais sans grand résultat. La veille, en fin d’après-midi, ils avaient mitraillé un groupe de trente à quarante individus qui se trouvait à 1700 mètres environ, à proximité d’un réservoir naturel. Jim et Aloysius décidèrent d’aller y faire un tour. L’endroit avait la forme d’une petite combe, avec au fond du repli rocailleux, une eau souillée par le cadavre d’un dromadaire.

– Il est descendu boire, mais il n’a jamais pu remonter ! s’exclama Aloysius. Ce n’est pas la première fois que je vois ça. La soif pousse les bêtes à prendre de grands risques.

– J’ai remarqué qu’on voit de plus en plus de dromadaires dans le désert, dit Jim.

– C’est pas étonnant, les chameliers les relâchent plutôt que de les tuer. Les véhicules à moteur ont signé leur arrêt de mort. On les a importés au XIXe siècle ; ils ont été très utiles pour le transport des marchandises, mais aussi pour la cartographie. L’ironie de l’histoire, c’est que deux des plus grandes contributions des chameliers afghans, The Ghan Railway et la ligne télégraphique transaustralienne, allaient les rendre inutiles et amorcer leur déclin.

– Et maintenant on les abandonne, et ils retournent à l’état sauvage, ajouta Jim.

Aloysius acquiesça d’un signe de tête :

– Et à la vitesse où ils se reproduisent, on peut prédire que leur avenir s’écrira en lettres de sang !... Comme pour le renard et les lapins, on ne sait plus comment s’en débarrasser. On est vraiment champion pour les conneries ! Nous sommes responsables de la disparition d’un grand nombre d’espèces endémiques. C’est très grave et pourtant nous nous en foutons. L’homme est un vrai danger pour la planète !

– Oh là ! pas la peine de vous énerver après moi. Vous prêchez un converti. J’ai participé à la bataille de la Somme ; alors je sais de quoi l’homme est capable.

A ce moment, Jim prit son visage dans ses mains et se mit à pleurer à chaudes larmes.

– Descendez de cheval, ça ira mieux ! lui dit Aloysius.

– Non, non, ça va aller ! laissez, ça m’arrive de temps en temps... Des images qui remontent. J’ai vu tant d’horreurs !...

Aloysius regardait Jim. Il ne faisait pas son âge. Il y avait quelque chose d’enfantin dans son visage. La guerre l’avait privé d’adolescence, et les poussées d’acné ne se manifestaient que maintenant.

Jim sanglotait toujours. Il accepta le mouchoir que lui tendit Aloysius et s’essuya le visage.

– Je dois avoir l’air con ?

– Non, répondit simplement Aloysius.

– Vous savez, une des choses qui m’a le plus marqué, là-bas, c’est que même les oiseaux ne chantaient plus. C’était vraiment l’enfer !... Maintenant, quand je n’entends plus le chant des oiseaux, j’ai peur. L’autre jour, d’ailleurs, il m’est arrivé une chose étrange. Nous faisons le guet autour d’un point d’eau, et j’écoutais le chant des diamants mandarins. Soudain, des émeus sont apparus, et les diamants mandarins se sont tus. J’ai commencé à avoir peur et à trembler comme une feuille. Je n’arrivais pas à me contrôler. Normalement, très vite, les diamants mandarins auraient dû se remettre à pousser leurs petits cris, mais ils restaient silencieux, et les émeus n’osaient pas s’approcher de l’eau. Je les observais dans mes jumelles, et voyais leur nervosité. Je ressentais leur peur, et la mienne ne faisait que croître. C’est alors que j’ai compris, que par leur silence, les petits oiseaux signalaient aux émeus notre présence !...

– C’est possible... c’est possible ! dit Aloysius en réfléchissant. Je n’ai jamais remarqué ce comportement, mais je suis loin de tout connaître. Le pluvian d’Égypte signale bien au crocodile la présence du varan ; alors, pourquoi pas ?

– Comment cela ? interrogea Jim qui retrouvait des couleurs.

– Le pluvian d’Égypte fait son nid à côté de celui du crocodile. Et, quand ce dernier part s’alimenter, le pluvian monte soigneusement la garde, se mettant immédiatement à pousser des cris si un intrus approche. On raconte aussi qu’il nettoierait les dents du crocodile des parasites !

Jim sourit.

– Si j’ai bien compris, il s’agirait d’une forme d’entraide entre animaux. Mais dans ce cas-là, que gagnent les diamants mandarins à prévenir les émeus ?

– Je ne sais pas... Peut-être que les émeus, de par leur grande taille et leur excellente vue, sont à même de percevoir des dangers que ne peuvent voir les diamants mandarins. Mais ce n'est qu'une hypothèse, et rien d'autre.

...

Tout en continuant à discuter, les deux hommes exploraient les pourtours du point d'eau, fouillant les buissons à la recherche d'émeus blessés. Ils ne trouvèrent qu'un nid vide, que les petits avaient déjà quitté depuis plusieurs mois. Aloysius descendit de cheval et ramassa quelques fragments de coquille.

– Tu as remarqué comme le nid est bas ! C'est rare que les émeus fassent leur nid dans un tel endroit ! C'était un signe avant-coureur de la sécheresse qui nous frappe.

– Euh... oui ! fit Jim qui n'avait pas vraiment écouté ce que venait de dire Aloysius. En fait, il avait surtout remarqué que celui-ci l'avait tutoyé. L'avait-il fait exprès ou était-ce involontaire ? Devait-il répondre à son tutoiement, ou continuer de le vouvoyer comme il l'avait toujours fait ?...

– C'est un vieux ranger qui est mort depuis longtemps qui avait remarqué le phénomène et me l'avait expliqué quand j'étais jeune. Il s'appelait Charles M'Lennan ; il était très connu à l'époque ; il écrivait des chroniques naturalistes qu'il publiait dans l'Argus sous le nom de plume *Mallee Bird*. C'est lui qui m'avait raconté que les émeus semblaient avoir une étrange prescience du temps. Il avait remarqué que les années qui se sont révélées particulièrement pluvieuses, l'oiseau faisait souvent son nid sur des terrains élevés, et ce, bien avant que les pluies ne surviennent. Inversement, lors de saisons exceptionnellement sèches, il n'était pas rare de trouver des nids au fond d'une dépression, comme celui-ci. Comment les émeus peuvent-ils savoir plusieurs mois à l'avance le temps qu'il fera, cela reste une énigme. En tous cas, il serait peut-être plus utile de dépenser de l'argent pour résoudre ce mystère, plutôt que pour les détruire !

– Sans doute, répondit Jim qui ne savait toujours pas s'il devait le tutoyer.

Dans l'après-midi, M. George J. Lambert, qui s'occupait depuis son bureau de Perth de gérer les problèmes causés par les émeus, reçut un appel de détresse signé conjointement par les producteurs de blé de Walgoolan et le Comité de destruction des émeus de cette même localité. Walgoolan était située à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Campion. A l'origine simple voie d'évitement, Walgoolan avait vu le jour entre 1895 et 1899. En 1913, des terrains avaient été mis de côté en vue d'y implanter une petite ville. Il fallut encore attendre 1922 pour que les lots soient arpentés, et 1923 pour que les

statuts de Walgoolan soient publiés au Journal officiel. Une centaine de vétérans de la Grande Guerre était venue s'installer là, principalement des producteurs de blé. La saison avait été exceptionnelle, et les agriculteurs comptaient sur ce rendement accru pour compenser la baisse des prix. Mais les émeus avaient fait leur apparition, et toutes les prévisions s'étaient effondrées. Au lieu des onze sacs de blé à l'hectare espérés il y a un mois, les prévisions les plus optimistes étaient tombées à quatre sacs. Le télégramme disait ceci :

Nous avons un besoin urgent des mitrailleuses Lewis et des artilleurs.

Un nombre gigantesque d'émeus fait des dommages incalculables aux cultures.

Un peu plus tard dans la soirée, M. George J. Lambert confirma au correspondant du *Daily News* que les appels de détresse de Walgoolan avaient été immédiatement pris en charge par le Westonia Road Board, et qu'une lettre avait été adressée au gouvernement, réclamant de toute urgence la présence des mitrailleuses ainsi qu'un stock important de munitions. Informé, le major Meredith prit la décision de diviser ses forces : l'artilleur Jim O'Halloran resterait dans le secteur de Campion, alors que le sergent McMurray et lui-même partiraient pour Walgoolan dès que possible.

Malheureusement, un nouveau contretemps fit hurler Daniel J. O'Leary, un membre éminent de l'Association des producteurs de blé de Walgoolan : des personnes avaient négligemment mal refermé les portes de la grande barrière de protection contre les lapins, the N° 1 Rabbit-Proof Fence, située à l'est de Campion, et un nombre important d'émeus en avait aussitôt profité pour envahir les terres du district. Cette menace supplémentaire pour la région allait retarder de quelques jours le départ pour Walgoolan.

Le mercredi 16 novembre, les hommes de Meredith, en embuscade autour d'un point d'eau, réussirent à éliminer une vingtaine d'oiseaux. Les conditions étaient excellentes pour les hommes : les oiseaux étaient tellement assoiffés qu'ils adoptaient un comportement suicidaire. Les émeus sentaient le danger, devinaient la présence du monstre tapi quelque part autour du réservoir. Le moindre bruit les faisait sursauter ; le simple flop d'une grenouille qui plongeait à l'approche d'un éclaireur, suffisait à semer la panique et à les faire fuir. Mais quelques instants plus tard, ils reprenaient leur marche frénétique vers l'eau.

Ce jour-là, Aloysius, en achevant les blessés, remarqua que l'un des émeus n'avait pas la moindre trace de blessure, et en conclut qu'il avait dû succomber à une crise cardiaque.

L'eau, source de vie, était devenue, par la grâce du diable, source de mort. Aloysius releva la tête, et regarda le ciel : il était vide, un vide absolu. Seul le diable existait !... Il serait peut-être enfin temps que l'humanité devienne adulte, que nous prenions conscience que nous sommes seuls, que nous avons toujours été seuls, et que nul dieu jamais ne viendra réparer les blessures faites à la Terre par les hommes. Si nous détruisons la planète, ce sera la fin de l'humanité.

Jim regardait Aloysius qui semblait perdu dans ses pensées.

– Qu'est-ce qui t'arrive, tu as l'air songeur ? demanda Jim.

– Non, non, ça va ! répondit Aloysius en tapant sur l'épaule de Jim. Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici. Cette fois, ils sont bel et bien tous morts.

Dans l'après-midi, les hommes de Meredith s'installèrent autour du réservoir de Lake Brown, où d'importants mouvements d'émeus avaient été signalés. Ils semblaient venir de l'est, ce qui donnait à penser au major qu'il pouvait s'agir des émeus qui s'étaient introduits par les portes de la grande barrière restées ouvertes. Cette éventualité réjouissait le major, car, s'il avait vu juste, ces volatiles n'ayant encore jamais été mitraillés, ils ne devraient pas se montrer trop craintifs. C'était d'ailleurs la raison qui avait poussé le major à indiquer au cameraman de la Fox Movietone News le lieu où ils seraient.

Jim O'Halloran, assis sur la berge, regardait le reflet de la caméra dans l'eau. Il accepta un verre de thé qu'un fermier lui proposa. Cela faisait bien une heure qu'ils étaient là, et toujours pas le moindre émeu en vue. Joe Parry ne portait pas de couvre-chef ; d'ailleurs il n'en portait jamais. Jim trouvait bizarre qu'il n'attrape pas d'insolation.

Le major s'approcha de Jim pour lui emprunter ses jumelles. Il scruta l'horizon.

– On en voit, mais ils sont vraiment très loin ; et ils n'ont pas l'air de vouloir se rapprocher.

– C'est les mêmes que tout à l'heure, major, répondit Jim. Un groupe d'une quarantaine, très éparpillé. Ils ne bougent pas.

Pour tuer le temps, Jim s'amusait à lancer des petits cailloux sur une grenouille dès qu'elle réapparaissait à la surface. Mais bien vite elle disparut. Le bruit d'un moteur attira son attention. Pourtant les alentours étaient déserts. C'est alors qu'il comprit que le bruit venait du ciel et aperçut un petit biplan. L'avion piqua sur les émeus et essaya de les encercler.

– C'est quoi ce zèbre ! s'exclama Jim. Ça l'amuse de les effrayer ; i' voit pas qu'on bosse !

Le major s'était rapproché et souriait.

– ... J’vous parie qu’on va avoir droit à un looping ! ajouta Jim.

– Taisez-vous et regardez ! le coupa le major. C’est mon vieux pote « Captain Snook » ; c’est un ancien de la Royal Air Force.

A l’énoncé de la Royal Air Force, Jim changea immédiatement d’attitude et fut pris d’un vif intérêt pour les manœuvres qu’effectuait le pilote.

– Il est équipé d’une mitrailleuse ? interrogea Jim.

– Mais non, c’est un Gipsy Moth, un de Havilland, il appartient à la compagnie Air Taxis Ltd. Il transporte des passagers au taux de 1 shilling par mile, et 6 pence seulement par passager supplémentaire. Et ça marche bien, c’est plus économique que de louer une voiture ; c’est plus direct que par la route. Ils font aussi de la photographie aérienne... Vous ne devinez jamais comment je l’ai connu ?

– Dites major, je vous écoute.

– C’était peu avant son mariage... 1911... 1912, dans ces eaux-là. Je m’étais amouraché d’une belle espagnole qui avait du sang gallois. Une vraie beauté, tous les hommes en étaient fous. Mais ce que je ne savais pas, c’est qu’elle était déjà plus ou moins fiancée.

Le major s’arrêta là.

– Alors major, et la suite ? s’exclama Jim.

– La suite... eh bien, c’est Charles William Snook qui a épousé Clarice de Leon.

– Allons, racontez-m’en un peu plus, major. Je vois bien que vous ne me dites pas tout.

D’un hochement de tête, accompagné d’un revers de la main, le major balaya la question, et Jim comprit qu’il n’en saurait pas plus. Il connaissait bien le major, et savait pertinemment qu’il ne fallait pas insister.

– Regardez donc ce qui se passe, et tenez-vous prêt ! Il va les rabattre sur nous. Retournez à votre mitrailleuse !

– Bien, major.

Jim comprit que le major avait surtout voulu clore la conversation, car les émeus, loin de se regrouper, semblaient encore plus éparpillés que tout à l’heure.

Jim retourna voir le major.

– Ça ne marche pas ! Ils ne sont pas aussi dociles que des vaches. Ils ne se laissent pas faire. D’instinct ils s’éparpillent.

– Il faudrait peut-être plusieurs avions, ajouta le major.

Peu après, le Gipsy Moth atterrit. Le fringant capitaine Snook en descendit, accompagné d’une très belle femme. Jim ne put s’empêcher de siffler.

– Waouh ! quelle beauté ! mais elle n’a pas vraiment l’air espagnole.

– C’est sa deuxième femme, répondit le major. Et un conseil : évitez de trop la regarder.

Jim éclata de rire.

– Ça va être difficile ! A moins de me crever les yeux !

Le capitaine Snook portait une moustache identique à celle immortalisée par Charlie Chaplin. Contrairement à la plupart des pilotes, il ne portait ni combinaison ni lunettes protectrices, mais le costume du parfait homme d’affaires, auquel venait s’ajouter un Homburg de feutre noir.

Après les présentations d’usage, Hilda, la femme du capitaine, les quitta pour aller soigner le fermier qui s’était tiré une balle dans le pied. La blessure ne se refermait pas et on craignait la gangrène. Jim n’en revenait pas qu’une femme aussi belle puisse également être médecin.

Les hommes retournèrent bientôt à la propriété de Joseph Joyce, où le capitaine Snook attendait le retour de sa femme. Quelques bières aidant, les langues se délièrent et Jim apprit pas mal de choses. Le capitaine Snook était né en 1891 ; il avait commencé sa carrière en faisant de l’épandage aérien de pesticides, ainsi que du largage d’appâts empoisonnés contre les dingos. Il avait aussi travaillé pour l’aéropostale avant de devenir instructeur de vol. Abattu en 1916 au-dessus de l’Allemagne par un redoutable monoplane Fokker, le premier avion de série au monde à être équipé d’une mitrailleuse capable de tirer à travers les pales de l’hélice, il sera fait prisonnier avant d’être échangé l’année suivante contre un officier allemand. Jim apprit aussi que les affaires de la compagnie n’étaient pas aussi florissantes que le major le croyait. Bien que chargée d’importants travaux cartographiques, les coûts d’exploitation dépassaient en fait les revenus. Mais, par-dessus tout, le capitaine Snook ne s’était toujours pas remis de la mort de son associé, Charles Nesbit, qui s’était écrasé dans les Darling Ranges avec deux élèves pilotes. La menace d’une liquidation judiciaire planait, et justifiait certainement à elle seule l’acharnement que mettait le capitaine Snook à défendre son projet d’encerclement des émeus pour les rabattre ensuite vers les hommes de Meredith. Le major, que la démonstration de l’après-midi n’avait pas vraiment convaincu, conseilla toutefois à son ami, d’adresser directement sa demande au brigadier A. M. Martyn qui commandait la cinquième région militaire basée à Perth. Le clou de la soirée fut sans conteste pour Jim, le moment où, après une énième bière, Captain Snook lança au major en riant :

– Tu te rappelles comment on s’est connus ?

– Pardi que je m’en rappelle ; t’as failli me tuer !

Les yeux de Jim pétillaient.

– Il m’a poursuivi jusqu’en haut d’un arbre avec un revolver, parce que j’avais voulu lui chiper sa fiancée.

Un peu plus tard dans la soirée, quand Hilda fit son entrée, Jim fut une nouvelle fois subjugué et ne garda pas ses yeux dans ses poches. Il l’écoutait avec fascination raconter comment elle avait dû procéder à l’ablation du gros orteil avec les moyens du bord.

– C’est fou le bien que ça peut faire à un homme de regarder une belle femme ! se dit Jim. Pour rien au monde, il n’aurait voulu être ailleurs.

Le 17 novembre, le major eut enfin son heure de gloire, quand les hommes dénombrèrent plus de cinquante émeus tués autour d’un point d’eau. Depuis quelques jours, les agriculteurs avaient adopté une autre stratégie en vue de regagner la confiance des émeus. Plus un seul coup de feu ne fut tiré à l’intérieur des parcelles. Par le silence des fusils, ils espéraient rendre optimale l’utilisation des mitrailleuses. Qui plus est, tirer les émeus à l’intérieur des cultures, s’avérait souvent lourd de conséquences, au vu des dégâts occasionnés dans leur fuite. Malgré ces mesures, les émeus restaient extrêmement méfiants et refusaient d’approcher. Une fois de plus, leur curiosité les perdit : le fameux drapeau rouge du major les fit venir.

Un journal satirique de la côte Est publia une caricature inspirée de *La Liberté guidant le peuple* d’Eugène Delacroix. On y voyait le major G. P. W. Meredith, torse nu, brandissant le drapeau de la victoire. Au premier plan, les cadavres des émeus avaient remplacé ceux des soldats. Le caricaturiste avait malicieusement substitué au titre original un vers de la *Marseillaise* écrit en français : **Le jour de gloire est arrivé !** En sous-titre, tracé en lettres de sang, un autre vers de ce chant guerrier : « L’étendard sanglant est levé ! » Bien que ne faisant pas partie de la cavalerie légère, le dessinateur avait fait le choix de coiffer le major de leur célèbre chapeau orné d’un panache de plumes d’émeus. Pour répondre à la question d’un député qui avait demandé si une médaille allait être frappée pour cette guerre, et qui allait la recevoir, l’auteur, un certain Marrigan, avait épinglé sur la poitrine du major l’O.B.E., *The Most Excellent Order of the British Empire*. Mais, sous la plume de l’artiste, l’O.B.E. était devenu *One Bloody Emu* et représentait un émeu sanglant.

Ce même jour, au Parlement fédéral, à Canberra, à la Chambre des représentants, la séance fut relativement calme jusqu’à ce que le député travailliste de la circonscription de Dalley, en Nouvelle-Galles du Sud, Sol Rosevear, prenne la parole. Josiah Francis, l’assistant du ministre de la Défense,

reçut alors une véritable volée de bois vert. M. Rosevear le harcela de questions qui déclenchaient à leur énoncé de grands éclats de rire. Il voulut savoir quel était le nom du génie qui avait suggéré l'emploi de mitrailleuses contre les émeus, et autorisé l'envoi de personnel militaire. Était-ce ce même génie qui avait formé les hommes à cette guerre et décidé de la stratégie à adopter ? Les émeus étaient-ils de plus fins stratèges que nos militaires, pour que quelques-uns seulement ne tombent dans leurs embuscades ? Sol Rosevear, pacifiste convaincu, demanda pour clore son intervention, si, au vu de ces échecs à répétition si coûteux, la meilleure solution ne serait pas de proposer l'armistice aux émeus et de retirer les troupes du front de l'Ouest. Josiah Francis dut attendre que le calme revienne pour recouvrer la parole.

– Ces questions sont suffisamment importantes pour qu'on y réfléchisse, et ne doivent pas être traitées à la hâte. En conséquence de quoi, je demande qu'elles soient inscrites au Feuilleton des avis. Je m'efforcerai d'y répondre ultérieurement.

Les rires fusèrent à nouveau. Un député fit remarquer que M. Francis était un vétéran de la Grande Guerre et devait s'y connaître en tactiques. Un autre député proposa que l'on adopte le marteau pour assurer le maintien de l'ordre, comme à la Chambre des représentants des États-Unis, en précisant toutefois qu'il serait plus judicieux de le choisir en ivoire et non en bois, comme celui du Sénat américain, et ce, afin d'éviter qu'il ne casse trop souvent.

Vendredi 18 novembre 1932, jour mémorable entre tous, marqua le point d'orgue de la carrière de sir George Pearce. Il reçut, en effet, ce jour-là, l'appellation sous laquelle il allait entrer dans l'Histoire. La séance au Sénat fut à l'image de celle qui s'était déroulée la veille à la Chambre des représentants. La question inscrite à l'ordre du jour concernait l'utilisation des mitrailleuses. Le sénateur James Guthrie demanda s'il n'était vraiment pas possible de tuer les émeus par des méthodes plus humaines et moins spectaculaires. Le ministre de la Défense répondit que ceux qui n'avaient jamais vu d'émeus ailleurs que dans les zoos ne pouvaient pas imaginer l'étendue des dommages infligés aux cultures. Ils sont capables de sauter des clôtures qui arrêtent les kangourous et les dingos. Ils renversent des clôtures qui tenaient les lapins éloignés des champs de blé. Rien ne résiste à une horde d'émeus assoiffée. Et si par miracle une clôture tient bon, les lapins s'infiltrèrent par les brèches. C'est pourquoi il est indispensable d'éradiquer cette vermine. Et il n'est pas plus cruel de les tuer avec des mitrailleuses qu'avec des fusils, d'autant plus que tout oiseau blessé est immédiatement achevé par nos hommes dès que les tirs cessent.

La journée ne fut pas, tant s'en faut, réservée aux émeus. Les accords d'Ottawa absorbèrent presque tous les débats. Le sénateur McLachlan, ministre en charge du développement et membre de l'*United Australia Party*, dans un long discours, se félicita des résultats de la Conférence d'Ottawa. Il voyait dans l'adoption d'une politique protectionniste le moyen de sortir de la crise de 1929. Cette politique dite de « préférence impériale », consistait essentiellement en l'abaissement des barrières douanières entre les différents membres de l'Empire.

– Croyez-vous sérieusement, le coupa un sénateur, qu'en mettant des droits de douane très élevés sur les vins de Bordeaux, les membres de la gentry anglaise vont y renoncer pour les vins australiens ? Vous allez pénaliser les consommateurs, c'est tout !

– Eh bien, cher confrère, vous ferez l'économie de quelques bouteilles !

Les rires fusèrent à nouveau. Le sénateur James Dunn, membre du parti travailliste, succéda à celui de l'U.A.P. Il fit remarquer tout d'abord que le discours du sénateur McLachlan avait été particulièrement long, et que de tels discours ne devraient pas être lus, sinon ils pourraient tout aussi bien être mis dans une enveloppe et envoyés par la poste au président pour être inclus dans le Hansard. Un autre sénateur du parti travailliste fit remarquer que cela équivaldrait à faire de la politique par correspondance, mais que, tout bien pesé, l'idée était peut-être intéressante, car elle permettrait de gagner beaucoup de temps et d'éviter les rancœurs.

Cependant, il n'y eut guère besoin d'attendre très longtemps, pour constater qu'à son tour, le sénateur Dunn lisait des passages forts longs de journaux étrangers qui critiquaient violemment les accords d'Ottawa. Au bout d'un certain temps, le leader du gouvernement au Sénat, sir George Pearce, intervint pour lui demander ce qu'il lisait.

– Ce que je cite en ce moment est un document secret, répondit James Dunn. Je demande d'ailleurs que tout ce que je dis soit noté dans le Hansard, car, quand j'aurai fini, je le remettrai soigneusement dans ma poche.

Cette réponse eut le don d'énerver sir George Pearce qui, à partir de cet instant, ne cessa de le harceler de questions. James Dunn, visiblement confus, finit par dire que l'article qu'il lisait provenait du *Winnipeg Argus* et était signé M. Brown. Comme l'article en question faisait mention des villes de Québec, Montréal ou encore Ottawa, le président estima tout à fait plausible l'appartenance du texte au *Winnipeg Argus*, et autorisa le sénateur à poursuivre. Un observateur attentif aurait toutefois pu se douter que l'air malicieux du sénateur cachait quelque chose. Le sénateur Dunn narra, en un style proche de Dickens, le merveilleux voyage de l'Aorangi qui mena ces chers délégués

jusqu'à la ville d'Ottawa, ainsi que l'accueil en fanfare qui leur fut réservé. Cette description eut à nouveau le don d'exaspérer sir George Pearce, qui menaça cette fois de quitter la séance si on ne lui donnait pas accès aux documents lus.

– J'exige aussi d'en savoir un peu plus sur ce mystérieux M. Brown ! ajouta le ministre de la Défense.

Le sénateur Dunn ne se laissa pas impressionner par la menace de Pearce.

– Je vous trouve bien curieux de vouloir toujours tout savoir. Quel fouineur vous faites !... Et puisque je n'ai pas l'intention de vous céder, je vous invite à retourner à vos émeus !

Les sénateurs travaillistes applaudirent à tout rompre.

– C'est ça ! Qu'il retourne à ses émeus ! lança le sénateur Macdonald.

Le président dut patienter quelques instants avant de pouvoir s'exprimer.

– Messieurs, un peu de calme, je vous prie ! On se croirait sur un champ de foire. Comme je vois qu'il est presque midi, je propose de suspendre la séance jusqu'à 14 heures. Aucune objection ?... Non, alors je vous souhaite à tous un bon appétit, comme disent les Français.

Après le déjeuner, le sénateur Dunn conclut son discours par une attaque virulente de cette politique protectionniste. Il rappela que l'Australie, maintenant dotée de nombreuses industries secondaires, n'en restait pas moins essentiellement agricole.

– Ce système de préférence impériale est surtout à l'avantage du Royaume-Uni et non des dominions ; il va permettre à ce grand pays industriel qu'est la Grande-Bretagne d'écouler sur notre sol les produits de leurs industries, et tout particulièrement ceux de la métallurgie et du textile, ce qui aura pour conséquence d'empêcher le développement de nos propres industries et de donner du travail aux Australiens. J'ajouterai que je devine ce qui se cache derrière le grand projet du chancelier de l'Échiquier, Neville Chamberlain : il espère pousser la réorganisation économique de l'Empire jusqu'au point où l'unité économique permettra de regagner la perte de l'unité politique. Mais, Messieurs, est-il besoin de rappeler que depuis le Statut de Westminster, rien ne nous oblige plus à être à la botte des Anglais !

– Je ne peux pas vous laisser dire cela ! le coupa sir George Pearce. Vous ne comprenez rien à la politique !

– Ah ! elle est bien bonne celle-là ! répliqua le sénateur Dunn. Mais je n'ai aucune leçon à recevoir d'un renégat politique !

– Messieurs, un peu de bienséance, s’il vous plaît ! intervint le président. Sénateur Dunn, vous ne pouvez utiliser ici le mot « renégat », car il est anti-parlementaire.

– Très bien, répondit James Dunn, alors je me référerai à lui comme « Le ministre de la guerre des émeus ».

Passé le temps des rires, les regards se tournèrent tous vers le ministre de la Défense. Sir George Pearce s’était levé. Il était blanc, tout de colère rentrée. Chacun guettait les mots qui allaient sortir de sa bouche. Mais rien ne sortit. En grand militaire qu’il était, il connaissait son devoir de réserve ; et il se rassit.

C’est ainsi que furent prononcés pour la première fois les quelques mots qui seraient à jamais accolés au nom de sir George Pearce.

Quelques minutes plus tard, le sénateur Bertie Johnston, à l’instar du sénateur Pearce, demanda à savoir qui était ce mystérieux M. Brown.

– Excusez-moi de paraître insistant, ajouta-t-il, mais j’estime capital de pouvoir vérifier l’authenticité et la provenance des documents cités, faute de quoi nous nous exposons à de graves malentendus entre les dominions.

Le sénateur Dunn réfléchit un instant, puis se leva :

– Puisque vous le demandez si poliment, je vais vous répondre. Je n’ai rien à cacher. Les documents cités proviennent tous du *Manchester Guardian*, le seul journal qui n’a pas peur de dire la vérité.

Il avoua ensuite qu’il les avait déjà communiqués au greffe pour être transcrits dans le Hansard, puis conclut sur un dernier pied de nez qui ne fit rire que les travaillistes.

– Je serais également très heureux de les faire encadrer, et de les offrir à sir George Pearce.

Peu après, le président clôtura la séance.

Le 22 novembre au matin, le major Meredith et le sergent McMurray partirent enfin pour Walgoolan, où les fermiers les réclamaient de toute urgence depuis maintenant une semaine. A leur arrivée, Daniel J. O’Leary hurla une nouvelle fois en découvrant que les hommes n’avaient apporté qu’une seule mitrailleuse. Le major tenta, mais en vain, de le calmer, en lui expliquant qu’il n’avait pu faire autrement.

– Je sais, je sais ! des idiots ont oublié de refermer la grande barrière de protection contre les lapins, située à l’est de Campion, et un nombre important d’émeus en a aussitôt profité pour envahir les terres du district. Mais, bon sang, pourquoi faut-il toujours que notre sort dépende d’une poignée d’imbéciles ?

– Rassurez-vous, répliqua le major, une mitrailleuse devrait suffire. Les émeus sont tellement assoiffés qu'ils adoptent un comportement suicidaire. Ils se jettent littéralement dans la gueule du loup. Ces derniers jours, on en a tué une grande quantité, en les tirant presque à bout portant. Il suffit de se tenir en embuscade autour d'un point d'eau et d'attendre.

– Hum !... fit Daniel J. O'Leary en clignant de l'œil. I' faut pas me prendre pour un con, je lis les journaux !

Et il sortit de sa poche une coupure de presse qu'il tendit au major. C'était un article de l'*Advertiser* d'Adélaïde, daté du 5 novembre. « **LA GUERRE DES ÉMEUS CONTINUE. Les mitrailleuses en tuent 12 sur 1000.** »

Le major parcourut l'article des yeux. Il détestait les journalistes.

– Encore un de ces chiens galeux qui corrompent tout ce qu'ils touchent. Les journalistes sont des charognards qui rongent les cadavres jusqu'à l'os. Voilà ce que j'en fais de votre papier !

Et il le déchira en petits morceaux qu'il laissa tomber par terre.

Daniel J. O'Leary n'était pas du genre à se laisser faire, mais devant un militaire tout en muscle qui faisait une bonne tête de plus que lui, il était quand même intimidé.

– Lisez plutôt les journaux de la côte Ouest, vous verrez qu'ils nous soutiennent tous ! ajouta le major en accompagnant ses paroles d'un petit rire sardonique. Les habitants de Sydney ou de Melbourne n'ont pour la plupart jamais vu un émeu de leur vie : ils pensent encore qu'ils sont protégés par le *Game Act* de 1874, alors que depuis 1922 ils ont été reclassés en nuisibles. Si leurs champs étaient dévorés par les émeus, ils les regarderaient certainement autrement et seraient bien contents de faire appel à nos services.

Daniel J. O'Leary bafouilla quelques mots incompréhensibles, puis reprit :

– ... Heu ! je crois que nous nous sommes mal compris. Je suis très content de votre intervention. L'article que vous avez déchiré ne critiquait pas l'intervention de l'armée. Il se moquait juste un peu du fait que vous n'ayez tué que 12 sur 1000 dans une embuscade autour d'un point d'eau. Pour ma part, je déteste autant que vous tous ces journaliste de la côte Est.

Le major parut apprécier ces paroles, et les traits de son visage se détendirent.

– La Lewis Mark s'était enrayée, sinon on en aurait tué beaucoup plus. D'ailleurs, c'est idiot de dire qu'il n'y a eu que douze tués. Le représentant de la S.P.C.A. a déclaré qu'un très grand nombre sont morts des suites de leurs blessures.

Daniel J. O'Leary n'ajouta mot, mais c'était une teigne, et le soir même il écrivit une lettre pour se plaindre du fait qu'une seule mitrailleuse ne leur soit parvenue. « ... On nous réclame 24£ pour les munitions, mais faudrait-il encore que nous puissions les tirer, une seule mitrailleuse nous a été livrée !... » Il n'acheva pas sa lettre, mais se promit de le faire dès le lendemain. Toutefois, le lendemain soir, il se félicita d'avoir attendu, car des faits nouveaux étaient survenus qui allaient modifier la teneur de sa lettre. Son camion avait été victime d'une rupture du châssis : il n'avait pas résisté au poids des hommes et du matériel.

Finalement, ce n'est que quelques jours plus tard, qu'il publia dans les colonnes du *West Australian*, une lettre ouverte adressée à la succursale locale de la Banque agricole. Il était visiblement encore plus remonté que d'habitude.

Monsieur le Directeur,

Nous nous connaissons bien, je n'irai donc pas par quatre chemins. Etant donné que nous, producteurs de blé, sommes tous au bord de la faillite, la Banque agricole, dans sa grande bonté, a accepté de nous avancer les fonds nécessaires à cette campagne militaire, soit 24£, coût estimé des munitions pour notre secteur, en contrepartie d'une garantie prise sur nos récoltes. Tout ceci est bien gentil, mais j'ai moi aussi une facture à vous présenter. 10£ pour le transport des troupes, plus 5£ pour les dommages causés au véhicule de transport. Je m'explique. Napoléon était un grand stratège, tout le monde le sait, cependant certaines de ses idées n'ont plus cours et les troupes ne vont plus à pied. Je les ai donc véhiculées dans mon camion, qui a cédé sous le poids de ces troupes peut-être trop bien nourries. Remarquez au passage que je ne demande aucun supplément pour la nourriture, puisqu'il était convenu que nous fournirions le gîte et le couvert. Je déplore juste, peut-être, de les avoir trop nourris.

Venons-en maintenant au sujet principal de ma lettre. Nous allons recevoir sous peu votre belle facture concernant le montant exact des munitions utilisées. Comme je souhaite très sincèrement que nous restions en bons termes, je tiens à vous informer que je n'entends nullement en contester le montant, et souhaite ardemment vous payer. Toutefois, je voudrais vous rappeler que les négociations entre la banque et le ministère de la Défense, pour savoir qui allait payer les munitions, ont fait le bonheur des émeus. Car pendant que s'éternisaient ces négociations, les émeus dévoraient nos champs. J'ai calculé que les pertes dues à ce retard s'élèvent à 6000 boisseaux de blé. À trois shillings le boisseau, un rapide calcul devrait vous mener au même résultat que moi : 900£. Je dois vous avouer que j'ai refait deux fois l'opération pour être sûr du résultat. Mais non, je ne me

suis pas trompé: chaque livre contenant très exactement vingt shillings, le montant s'élève bien à 900£. Heureusement que les mathématiques sont une science exacte qui rend ce montant indiscutable. Je vous invite donc à déduire de la facture que je vous joins le montant exact des munitions utilisées, et à m'envoyer le solde au plus vite.

Encore un mot concernant le succès des militaires dans notre belle région de Walgoolan. J'ai lu dans le *Kalgoorlie Miner* que les militaires faisaient du bon travail, qu'ils remportaient de francs succès à chacune de leurs embuscades, et prenaient enfin le dessus sur l'ennemi. Eh bien je peux affirmer en ma qualité de témoin oculaire que la petite dizaine d'oiseaux tués chaque jour n'aurait certainement jamais donné à Victor Hugo l'inspiration pour écrire: «Walgoolan, morne plaine!» Faut-il en conclure que les émeus sont trop malins pour les hommes, ou qu'il nous aura manqué un stratège de l'envergure de Napoléon? Je me garderai bien de donner ici une réponse trop hâtive, et préfère laisser cette question à nos généraux.

Pardonnez, cher Directeur, cette petite digression sur le succès de nos troupes, mais on lit dans nos journaux tant de chiffres farfelus sur cette guerre des émeus qu'il m'a semblé que vous seriez heureux de lire un témoignage rapporté *de visu*. Après tout, nous sommes embarqués sur la même galère et pourrions bien couler ensemble, car pouvons-nous vraiment attendre de ce gouvernement qu'il nous sorte de la crise, alors que ses militaires les plus qualifiés sont incapables de venir à bout d'oiseaux qui ne savent même pas voler?

Des nuages noirs planent au-dessus de Walgoolan, et l'avenir me paraît bien incertain.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations les plus sincères.

Daniel J. O'Leary, membre exécutif de l'Union des producteurs de blé de Walgoolan.

Daniel J. O'Leary n'y était peut-être pas allé de main morte, mais il avait des excuses. Il venait de perdre sa femme Margaret quelques mois plus tôt, à l'âge de 49 ans. Ils avaient eu ensemble sept enfants, cinq garçons et deux filles, et tous ne travaillaient pas encore. Comme si la misère économique due à la crise n'était pas suffisante, une douleur transfixiante l'habitait. Le jour où sa femme était morte, il avait eu l'impression qu'on lui arrachait un bras. Et depuis il n'était plus le même.

En fin de semaine, les incursions émeues cessèrent aussi brusquement qu'elles avaient commencé. Différents rapporteurs notèrent, en effet, que les émeus quittaient progressivement le territoire. Était-ce la fin de la migration ? Remontaient-ils vers les terres du comté de Murchison d'où ils semblaient être venus ? Difficile de répondre à cette question car une des grandes qualités de cet oiseau est bien le nomadisme. Face aux conditions extrêmes de l'Australie, là où de nombreuses espèces se sont éteintes, il a su développer de remarquables facultés d'adaptation. Dans un pays aride au climat très variable, l'oiseau se déplace au gré des ressources, ne s'arrêtant que là où l'eau et la nourriture sont en suffisance. On peut d'ailleurs dire, sans trop s'avancer, que les terres à blé et les réservoirs de Walgoolan donnèrent à l'émeu l'impression d'être arrivé dans un jardin d'Éden.

Une fois encore, l'émeu déjoua toutes les attentes. Les grands troupeaux remontaient bien vers le nord, mais non pas vers l'est comme l'espéraient les fermiers, mais vers l'ouest. Ils foncèrent tête baissée dans la grande barrière contre les lapins, qui finit par céder en plusieurs endroits sous ces énormes coups de butoir. Nombre d'entre eux y laissèrent la vie, écrasés contre la barrière avant qu'elle ne cède, ou empêtrés dans les barbelés. Par endroits, des oiseaux agonisaient, pendus par les pattes à la clôture : ils n'avaient pas sauté assez haut, et s'étaient retrouvés pris en tenaille entre les deux fils de fer barbelés. En d'autres endroits, il ne restait déjà plus qu'une patte qui se balançait mollement au vent, le reste de l'oiseau ayant été dévoré par les dingos. Il n'était pas rare non plus d'apercevoir des adultes séparés de leur progéniture par cette barrière infranchissable pour les jeunes.

La majeure partie des troupeaux ayant réussi à s'infiltrer par les brèches de la grande barrière, les émeus dévoraient maintenant les cultures sur un front de 40 kilomètres qui allait de Burracoppin à Champion. L'unique mitrailleuse de Jim O'Halloran fut bien incapable de faire face à ce nouvel assaut, et tous les membres disponibles du club de tir de Merredin furent mobilisés à la hâte. Le major Meredith et le sergent McMurray quittèrent précipitamment Walgoolan pour rejoindre O'Halloran aux abords de Champion. Les forces militaires regroupées, le major Meredith signifia aux membres du club de tir qu'on n'avait plus besoin de leurs services. Il lança alors une grande contre-offensive, et annonça fièrement le 2 décembre au soir qu'une centaine d'émeus était tombé dans la semaine sous le tir nourri des mitrailleuses. Un chroniqueur de la côte Est s'étonna de tant de réjouissances, car après tout, 100 oiseaux tués en une semaine ne faisait guère qu'une quinzaine par jour, et nous étions bien loin des 20 000 annoncés au départ. Le général émeu pouvait être fier de ses troupes qui

avaient si bien résisté aux forces de Sa Majesté. Et peu importe si les estimations initiales étaient correctes ou non, les escadrons aviaires étaient presque intacts, et il n'y eut définitivement pas de Waterloo.

Le 10 décembre, le brigadier Martyn, commandant de la base militaire de Perth, rappela ses hommes. Les émeus avaient disparu. Tous les témoignages concordaient : depuis quelques jours ils remontaient massivement vers le nord. On pouvait bien apercevoir encore ici et là quelques traînards en maraude, aucun des signes avant-coureur des jours précédents n'avait menti. Bien au contraire, tout concourait à montrer que c'était la fin. L'inspecteur chargé de la maintenance de la grande barrière fit remarquer que depuis quelques jours les émeus n'essayaient plus de la franchir. Une semaine auparavant, on les voyait encore massés contre celle-ci avec le fol espoir d'atteindre les points d'eau des aires pastorales. L'inspecteur était certainement la personne la plus à même de constater ce retrait, lui qui arpentait du matin au soir la grande barrière, avec dans son charriot tout le nécessaire à son entretien. Il occupait cet emploi depuis plus de vingt ans, et pouvait dire du premier coup d'œil, sans jamais se tromper, quel animal avait esquiné la clôture. A qui voulait bien l'écouter, il aimait raconter en souriant la raison qui l'avait poussé à faire ce métier.

– Vous ne me croirez jamais, disait-il en riant, mais à mes débuts je n'avais pas ce chariot tiré par ces deux affreux dromadaires. Non, non ! j'vous jure ! à mes débuts j'avais une belle automobile toute neuve, rien que pour moi ! Une magnifique automobile ! Mais il s'est vite avéré qu'elle n'était pas adaptée pour le bush. Je crevais tout le temps ! Et finalement, on me l'a reprise pour me donner à la place ces deux increvables vaisseaux du désert !

D'après les militaires, leur grande contre-offensive avait porté ses fruits, et les émeus battaient en retraite. Mais, d'après les fermiers, la sécheresse persistante, et bien plus encore l'avancement des moissons, étaient responsables du retrait des émeus. Dans quelques jours, il ne resterait plus dans les champs que des épis à glaner. Dans son rapport final, le major Meredith fit état d'un taux de réussite exceptionnel : moins de dix cartouches par émeu tué sur le coup. En épluchant en détail son rapport, on s'apercevait même que c'était pile dix cartouches par émeu, puisqu'on en avait tiré 9860 pour 986 oiseaux tués, ce qui représentait pour le moins une coïncidence assez incroyable. Les chiffres devenaient encore moins crédibles quand le major stipulait que 2500 oiseaux étaient morts des suites de leurs blessures. Comment pouvait-il se permettre de donner un chiffre si précis, alors que peu de temps auparavant, il avait lui-même

déclaré à la presse qu'il était presque impossible d'évaluer les pertes ennemies tant l'adversaire était coriace. En fait, il était clair que personne ne savait au juste le nombre d'oiseaux qui succombaient des suites de leurs blessures.

Ainsi prit fin la grande guerre des émeus.

En 1934, 1938 et 1943, les fermiers firent des pieds et des mains pour que le gouvernement envoie l'armée, mais les demandes furent toutes rejetées. Le gouvernement préféra encourager les fermiers à prendre leurs fusils, en développant un système de primes instauré en 1923, après que l'espèce fut reclassée en nuisible. Un shilling par bec d'émeu, tel était le montant de la prime communément alloué. Ce n'était certes pas énorme, mais bien appréciable pour arrondir des fins de mois souvent difficiles. En 1935, en l'espace de six mois, 57 034 primes furent payées. Un travailleur itinérant rapporta qu'il avait vu sur les terres d'un fermier un monceau de cadavres qui atteignait presque les quatre mètres en hauteur. Un homme assis sur un tabouret, coinçait une à une les têtes des émeus entre ses genoux et leur arrachait le bec à l'aide de tenailles. Les mitrailleuses s'avéraient donc bien inutiles pour perpétrer les massacres. Les colons apprirent bien vite à connaître les habitudes des émeus et à savoir comment les piéger. En 1943, la menace d'une invasion des côtes australiennes par les Japonais ayant reculé, le gouvernement préféra distribuer gratuitement des munitions plutôt que de verser des primes. L'année suivante, le ministre de l'agriculture Frank Wise céda à la pression des fermiers en déclarant l'émeu nuisible dans toute l'Australie-Occidentale, et le système des primes qui était jusque-là géré par des fonds locaux et temporaires devint un fonds permanent géré par l'État. En 1948 la prime passa à quatre shillings par bec et six pence par œuf collecté. Toutefois, aucune prime ne fut jamais réclamée pour des œufs, les fermiers trouvant plus rentables de les manger. À Walgoolan, les sorties dominicales en voitures motorisées organisées par Daniel J. O'Leary pour tirer les émeus, connurent un vif succès pendant de longues années. Entre 1945 et 1960, les livres de comptes de l'État montrent que 284 704 émeus furent tués. Finalement, le gouvernement optera pour la construction d'une clôture de 194 kilomètres au nord de Campion, la Lake Moore Emu Fence. Les travaux commencèrent en mars 1957 pour s'achever en avril 1959, pour un coût total de 62 032£. En faisant la jonction à l'est avec la Rabbit-Proof Fence No 1, et à l'ouest avec la No 2, elle barrait la route aux émeus et les empêchait d'effectuer leur grande migration vers le sud. Ce qui arriva, c'est que les émeus bloqués dans leur migration se massèrent par milliers le long de la clôture et attirèrent en masse les chasseurs de primes. Année après année, on pouvait voir tout le long de la clôture, éparpillés çà et là, des tas d'os d'émeus tombés sous les balles des fusils ou morts de faim et d'épuisement.